Ar. 417

41

40.

LA NOUVEAUTÉ LITTÉRAIRE.

MILITONA,

PAR

TH. GAUTIER.

BRUXELLES,
LIBRAIRIE DE TARRIDE, RUE DE L'ÉCUYER, 8,
VIS-À-VIS LA RUE DE LA FOURCHE.

1847

SÉRIE, N°


EX LIBRIS
V M P ARMELLINI

MILITONA.

MILITONA,

PAR

Théophile Gauthier.

Bruxelles,

LIBRAIRIE DE TARRIDE, RUE DE L'ÉCUYER, 8,

VIS-A VIS LA RUE DE LA FOURCHE.

1847.

I.

Un lundi du mois de juin de 184... *dia de toros*, comme on dit en Espagne, un jeune homme de bonne mine, mais qui paraissait d'assez mauvaise humeur, se dirigeait vers une maison de la rue San Bernardo, dans la très-noble et très-héroïque cité de Madrid.

D'une des fenêtres de cette maison s'échappait un clapotis de piano qui augmenta d'une manière sensible le mécontentement peint sur les traits du jeune homme : il s'arrêta devant la porte comme hésitant à entrer ; mais cependant il prit une détermination violente, et surmontant sa répugnance, il souleva le marteau au fracas duquel répondit dans l'escalier le bruit de pas lourds et gauchement empressés du gallego qui venait ouvrir.

On aurait pu supposer qu'une affaire désagréable, un emprunt usuraire à contracter ; une dette à solder, un sermon à subir de la part de quelque vieux parent grondeur amenait ce nuage

sur la physionomie naturellement joyeuse de don Andrès de Salcedo.

Il n'en était rien.

Don Andrès de Salcedo, n'ayant pas de dettes, n'avait pas besoin d'emprunter, et comme tous ses parents étaient morts, il n'attendait pas d'héritage, et ne redoutait les remontrances d'aucune tante revêche et d'aucun oncle quinteux.

Bien que la chose ne soit guère à la louange de sa galanterie, don Andrès allait tout simplement rendre à dona Feliciana Vasquez de los Rios sa visite quotidienne.

Dona Feliciana Vasquez de los Rios était une jeune personne de bonne famille, assez jolie et suffisamment riche, que don Andrès devait épouser bientôt.

Certes, il n'y avait pas là de quoi assombrir le front d'un jeune homme de vingt-quatre ans, et la perspective d'une heure ou deux avec une *novia* « qui ne comptait pas plus de seize avrils » ne devait présenter rien d'effrayant à l'imagination.

Comme la mauvaise humeur n'empêche pas la coquetterie, Andrès, qui avait jeté son cigare au bas de l'escalier, secoua, tout en montant les marches, les cendres blanches qui salissaient les parements de son habit, donna un tour à ses cheveux et releva la pointe de ses moustaches; il se défit aussi de son air contrarié, et le plus joli sourire de commande vint errer sur ses lèvres.

— Pourvu, dit-il en franchissant le seuil de l'appartement, que l'idée ne lui vienne pas de me faire

répéter avec elle cet exécrable duo de Bellini, qui n'en finit pas, et qu'il faut reprendre vingt fois. Je manquerai le commencement de la course et ne verrai pas la grimace de l'alguazil quand on ouvrira la porte au taureau.

Telle était la crainte qui préoccupait don Andrès, et, à vrai dire, elle était bien fondée.

Feliciana, assise sur un tabouret et légèrement penchée, déchiffrait la partition formidable ouverte à l'endroit redouté ; les doigts écartés, les coudes faisant angle de chaque côté de sa taille, elle frappait des accords plaqués et recommençait un passage difficile avec une persévérance digne d'un meilleur sort.

Elle était tellement occupée de son travail qu'elle ne s'aperçut pas de l'entrée de don Andrès, que la suivante avait laissé passer sans l'annoncer, comme familier de la maison et futur de sa maîtresse.

Andrès, dont les pas étaient amortis par la natte de paille de Manille qui recouvrait les briques du plancher, parvint jusqu'au milieu de la chambre sans avoir attiré l'attention de dona Feliciana.

Pendant que dona Feliciana lutte contre son piano, et que don Andrès reste debout derrière elle, ne sachant s'il doit franchement interrompre ce vacarme intime ou révéler sa présence par une toux discrète, il ne sera peut-être pas hors de propos de jeter un coup d'œil sur l'endroit où la scène se passe.

Une teinte plate à la détrempe couvrait les murs; de fausses moulures, de feints encadrements à la

grisaille entouraient les fenêtres et les portes. Quelques gravures à la manière noire, Souvenirs et Regrets, les Petits Braconniers, Don Juan et Haydée, Mina et Brenda, étaient suspendues, dans la plus parfaite symétrie, à des cordons de soie verte. Des canapés de crin noir, des chaises assorties, au dos épanoui en lyre, une commode et une table d'acajou ornées de têtes de sphinx en cadenettes, souvenirs de la conquête d'Egypte, une pendule représentant la Esméralda faisant écrire à sa chèvre le nom de Phébus, et flanquée de deux chandeliers sous globe, complètaient cet ameublement de bon goût.

Car Feliciana Vasquez avait été élevée à la française et dans le respect le plus profond de la mode du jour; aussi, sur ses instances, tous les meubles anciens avaient-ils été relégués au grenier, au grand regret de don Geronimo Vasquez, son père, homme de bon sens, mais faible.

Les lustres à dix bras, les lampes à quatre mèches, les fauteuils couverts de cuir de Russie, les draperies de damas, les tapis de Perse, les paravents de la Chine, les horloges à gaîne, les meubles de velours rouge, les cabinets de marqueterie, les tableaux noirâtres d'Orrente et de Menendez, les lits immenses, les tables massives de noyer, les buffets à quatre battants, les armoires à douze tiroirs, les énormes vases à fleurs, tout le vieux luxe espagnol avait dû céder la place à cette moderne élégance de troisième ordre qui ravit les naïves populations éprises d'idées civilisatrices et dont une femme de chambre anglaise ne voudrait pas. Dona Feliciana était habillée à la mode d'il y a

deux ans ; il va sans dire que sa toilette n'avait rien d'espagnol ; elle possédait à un haut degré cette suprême horreur de tout ce qui est pittoresque et caractéristique, qui distingue les femmes comme il faut ; sa robe, d'une couleur indécise, était semée de petits bouquets presqu'invisibles ; l'étoffe en avait été apportée d'Angleterre et passée en fraude par les hardis contrebandiers de Gibraltar ; la plus couperosée et la plus revêche bourgeoise n'en eût pas choisi une autre pour sa fille. Une pèlerine garnie de Valenciennes ombrait modestement les charmes timides que l'échancrure du corsage, commandée par la gravure de mode, eût pu laisser à découvert. Un brodequin étroit moulait un pied qui, pour la petitesse et la cambrure, ne démentait point son origine.

C'était, du reste, le seul indice de sa race qu'eût conservé dona Feliciana ; on l'eût prise d'ailleurs pour une Allemande ou une Française des provinces du Nord : ses yeux bleus, ses cheveux blonds, son teint uniformément rosé, répondaient aussi peu que possible à l'idée que l'on se fait généralement d'une Espagnole d'après les romances et les keepseakes. Elle ne portait jamais de mantille et n'avait pas le moindre stylet à sa jarretière. Le fandango et la cachucha lui étaient inconnus ; mais elle excellait dans la contredanse, le rigodon et la valse à deux temps ; elle n'allait jamais aux courses de taureaux, trouvant ce divertissement « barbare » ; en revanche elle ne manquait pas d'assister aux premières représentations des vaudevilles, traduits de Scribe, au théâtre del Principe et de suivre les représentations des chanteurs italiens

au théâtre del Circo. — Le soir, elle allait faire au Prado un tour en calèche, coiffée d'un chapeau venant directement de Paris.

Vous voyez que dona Feliciana Vasquez de los Rios était de tous points une jeune personne parfaitement convenable.

C'était ce que disait don Andrès; seulement il n'osait pas formuler vis-à-vis de lui-même le complément de cette opinion parfaitement convenable, mais parfaitement ennuyeuse!

On demandera pourquoi don Andrès faisait la cour dans des vues conjugales à une femme qui lui plaisait médiocrement; était-ce par avidité? Non; la dot de Feliciana, quoique d'un chiffre assez rond, n'avait rien qui pût tenter Andrès de Salcedo, dans la fortune était pour le moins aussi considérable : ce mariage avait été arrangé par les parents des deux jeunes gens, qui s'était laissé faire sans objection; la fortune, la naissance, l'âge, les rapports d'intimité, l'amitié contractée dès l'enfance, tout s'y trouvait réuni. — Andrès s'était habitué à considérer Feliciana comme sa femme. — Aussi lui semblait-il rentrer chez lui en allant chez elle; — et que peut faire un mari chez lui, si ce n'est désirer de sortir? Il trouvait d'ailleurs à dona Feliciana toutes les qualités essentielles; elle était jolie, mince et blonde; elle parlait français et anglais, faisait bien le thé. — Il est vrai que don Andrès ne pouvait souffrir cette horrible mixture. — Elle dansait, chantait et jouait du piano, hélas! et lavait assez proprement l'aquarelle. Certes, l'homme le plus difficile n'aurait pu exiger davantage.

— Ah ! c'est vous, Andrès, dit sans se retourner Feliciana, qui avait reconnu la présence de son futur au craquement de ses chaussures.

Que l'on ne s'étonne pas de voir une demoiselle aussi bien élevée que Feliciana interpeller un jeune homme par son petit nom ; c'est l'usage en Espagne au bout de quelque temps d'intimité, et l'emploi du nom de baptême n'a pas la même portée amoureuse et compromettante que chez nous.

— Vous arrivez tout à propos ; j'étais en train de repasser ce duo que nous devons chanter ce soir à la tertulia de la marquise de Benavidès.

— Il me semble que je suis un peu enrhumé, répondit Andrès.

Et comme pour justifier son assertion, il essaya de tousser, mais sa toux n'avait rien de convaincant, et dona Feliciana, peu touchée de son excuse, lui dit d'un ton assez inhumain :

— Cela ne sera rien ; nous devrions bien le chanter ensemble encore une fois pour être plus sûrs de notre effet. Voulez-vous prendre ma place au piano et avoir la complaisance d'accompagner ?

Le pauvre garçon jeta un regard mélancolique sur la pendule ; il était déjà quatre heures ; il ne put réprimer un soupir, et laissa tomber ses mains désespérées sur l'ivoire du clavier.

Le duo achevé sans trop d'encombre, Andrès lança encore vers la pendule, où la Esméralda continuait d'instruire sa chèvre, un coup d'œil furtif qui fut surpris au passage par Feliciana.

— L'heure paraît vous intéresser beaucoup au-

jourd'hui , dit Feliciana, vos yeux ne quittent pas le cadran.

— C'est un regard vague et machinal... Que m'importe l'heure lorsque je suis près de vous...

Et il s'inclina galamment sur la main de Feliciana pour y poser un baiser respectueux.

— Les autres jours de la semaine , je suis persuadée que la marche des aiguilles vous est fort indifférente ; mais le lundi c'est tout autre chose...

— Et pourquoi cela, âme de ma vie? Le temps ne coule-t-il pas toujours aussi rapide , surtout quand on a le bonheur de faire de la musique avec vous ?

— Le lundi, c'est le jour des taureaux, et, mon cher don Andrès, n'essayez pas de le nier, il vous serait plus agréable d'être en ce moment-ci à la porte d'Alcala qu'assis devant mon piano. Votre passion pour cet affreux plaisir est donc incorrigible? Oh! quand nous serons mariés, je saurai bien vous ramener à des sentiments plus civilisés et plus humains.

— Je n'avais pas l'intention formelle d'y assister... cependant j'avoue que, si cela ne vous contrariait pas... j'ai été hier à l'arroyo, et il y avait, entre autres, quatre taureaux de Gaviria... des bêtes magnifiques; un fanon énorme, des jambes sèches et menues, des cornes comme des croissants! et si farouches, si sauvages, qu'ils avaient blessé deux des bœufs conducteurs! Oh! quels beaux coups il va se faire tout à l'heure dans la place, si les toreros ont le cœur et le poignet fermes! s'écria im-

prudemment Andrès, emporté par son enthousiasme d'aficionado.

Feliciana, pendant cette tirade, avait pris un air superbement dédaigneux, et dit à don Andrès :

— Vous ne serez jamais qu'un barbare verni; vous allez me donner mal aux nerfs avec vos descriptions de bêtes féroces et vos histoires d'éventrements... et vous dites ces horreurs avec un air de jubilation, comme si c'étaient les plus belles choses du monde.

Le pauvre Andrès baissa la tète, car il avait lu, comme les autres Espagnols, les stupides tirades philanthropiques que les poltrons et les âmes sans énergie ont débitées contre les courses de taureaux, un des plus nobles divertissements qu'il soit donné à l'homme de contempler; et il se trouvait un peu Romain de la décadence, un peu boucher, un peu belluaire, un peu cannibale; mais cependant il eût volontiers donné ce que sa bourse contenait de douros à celui qui lui eût fourni les moyens de faire une retraite honnête, et d'arriver à temps pour l'ouverture de la course.

— Allons, mon cher Andrès, dit Feliciana avec un sourire demi-ironique, je n'ai pas la prétention de lutter contre ces terribles taureaux de Gaviria; je ne veux pas vous priver d'un plaisir si grand pour vous : votre corps est ici, mais votre âme est au cirque. Partez, je suis clémente et vous rends votre liberté à condition que vous viendrez de bonne heure chez la marquise de Benavidès.

Par une délicatesse de cœur qui prouvait sa bonté, Andrès ne voulut pas profiter sur-le-champ

de la permission octroyée par Feliciana ; il causa encore quelques minutes et sortit avec lenteur, comme retenu malgré lui par le charme de la conversation.

Il marcha d'un pas mesuré jusqu'à ce qu'il eût tourné l'angle de la calle ancha de San Bernardo pour prendre la calle de la Luna ; alors, sûr d'être hors de vue du balcon de doña Feliciana, il prit une allure qui l'eut bientôt amené dans la rue du Desengano.

Andrès s'avançait de ce pas alerte et vif particulier aux Espagnols, les premiers marcheurs du monde, faisant sauter joyeusement dans sa poche, parmi quelques duros et quelques piécettes, son billet de *sombra por la tarde*, tout près de la barrière ; car, dédaignant l'élégance des loges, il préférait s'appuyer aux cordes qui sont censées devoir empêcher le taureau de sauter parmi les spectateurs, au risque de sentir à son coude le coude bariolé d'une veste de paysan, et dans ses cheveux la bouffée de fumée de la cigarette d'un manolo ; car, de cette place, l'on ne perd pas un seul détail du combat, et l'on peut apprécier les coups à leur juste valeur.

Malgré son futur mariage, don Andrès ne se privait nullement de la distraction de regarder les jolis visages plus ou moins voilés par les mantilles de dentelles, de velours ou de taffetas. Même si quelque beauté passait, l'éventail ouvert sur le coin de la joue, en manière de parasol, pour préserver des âcres baisers du hâle la fraîche pâleur d'un teint délicat, il allongeait le pas et, se re-

tournant ensuite sans affectation, contemplait à loisir les traits qu'on lui avait dérobés.

Ce jour-là, don Andrès faisait sa revue avec plus de soin qu'à l'ordinaire; il ne laissait passer aucun minois vraisemblable sans lui jeter son coup d'œil inquisiteur. On eût dit qu'il cherchait quelqu'un à travers cette foule.

Un fiancé ne devrait pas, en bonne morale, s'apercevoir qu'il existe d'autres femmes au monde que sa novia; mais cette fidélité scrupuleuse est rare ailleurs que dans les romans, et don Andrès, bien qu'il ne descendît ni de don Juan Tenorio ni de don Juan de Marana, n'était pas attiré à la place de Taureaux par le seul attrait des belles estocades de Luca Blanco et du neveu de Montès.

Le lundi précédent, il avait entrevu à la course, sur les bancs du tendido, une tête de jeune fille —d'une rare beauté et d'une expression étrange. —Les traits de ce visage s'étaient dessinés dans sa mémoire avec une netteté extraordinaire pour le peu de temps qu'il avait pu mettre à les contempler.—Ce n'était qu'une rencontre fortuite qui ne devait pas laisser plus de trace que le souvenir d'une peinture regardée en passant, puisqu'aucune parole, aucun signe d'intelligence n'avaient pu être échangés entre Andrès et la jeune manola (elle paraissait appartenir à cette classe) séparés qu'ils étaient l'un de l'autre par l'intervalle de plusieurs bancs. Andrès n'avait d'ailleurs aucune raison de croire que la jeune fille l'eût aperçu et eût remarqué son admiration. Ses yeux, fixés sur l'arène, ne s'étaient pas détournés un instant du

spectacle auquel elle paraissait prendre un intérêt exclusif.

C'était donc un incident qu'il eût dû oublier sur le seuil du lieu qui l'avait vu naître. Cependant, à plusieurs reprises, l'image de la jeune fille s'était retracée dans l'esprit d'Andrès avec plus de vivacité et de persistance qu'il ne l'aurait fallu.

Le soir, sans en avoir la conscience sans doute, il prolongeait sa promenade, ordinairement bornée au salon du Prado où s'étale sur des rangs de chaises la fashion de Madrid, au-delà de la fontaine d'Alcachofa, sous les allées plus ombreuses fréquentées par les manolas de la place de Lavapiès. — Un vague espoir de retrouver son inconnue le faisait déroger à ses habitudes élégantes.

De plus, il s'était aperçu, symptôme significatif, que les cheveux blonds de Feliciana prenaient à contre-jour des teintes hasardeuses atténuées à grand'peine par les cosmétiques,—jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait fait cette remarque,—et que ses yeux bordés de cils pâles n'avaient aucune expression, si ce n'est celle de l'ennui modeste qui sied à une jeune personne bien élevée, et il bâillait involontairement en pensant aux douceurs que lui réservait l'hymen.

Au moment où Andrès passait sous une des trois arcades de la porte d'Alcala, un calesin fendait la foule au milieu d'un concert de malédictions et de sifflets ; car c'est ainsi que le peuple accueille en Espagne tout ce qui le dérange au milieu de ses plaisirs et semble porter atteinte à la souveraineté du piéton.

Ce calesin était de l'extravagance la plus réjouissante ; sa caisse, portée par deux énormes roues écarlates, disparaissait sous une foule d'amours et d'attributs anacréontiques, tels que lyres, tambourins, musettes, cœurs percés de flèches, colombes se becquetant, exécutés à des époques reculées par un pinceau plus hardi que correct.

La mule rasée à mi-corps secouait de sa tête empanachée tout un carillon de grelots et de sonnettes. Le bourrelier qui avait confectionné son harnais s'était livré à une débauche incroyable de passementerie, de piqûres, de pompons, de houppes et de fanfreluches de toutes couleurs. — De loin, sans les longues oreilles qui sortaient de ce brillant fouillis, on eût pu prendre cette tête de mule ainsi attelée pour un bouquet de fleurs ambulant.

Un calesero de mine farouche, en manches de chemise et la chamarre de peau d'Astracan au coin de l'épaule, assis de côté sur le brancard, bâtonnait à coups de manche de fouet la croupe osseuse de sa bête, qui s'écrasait sur ses jarrets et se jetait en avant avec une nouvelle furie.

Un calesin, le lundi à la porte d'Alcala, n'a rien en soi qui mérite une description particulière et doive attirer l'attention, et si celui-là est honoré d'une mention spéciale, c'est qu'à sa vue, la plus agréable surprise avait éclaté sur la figure de don Andrès.

Il n'est guère dans l'usage qu'une voiture se rende vide à la place de Taureaux : aussi le calesin contenait-il deux personnes.

La première était une vieille, petite et grosse,

vêtue de noir, à l'ancienne mode, et dont la robe trop courte d'un doigt laissait paraître un ourlet de jupon en drap jaune comme en portent les paysannes en Castille ; — cette vénérable créature appartenait à cette espèce de femmes qu'on appelle en Espagne la tia Pelona, la tia Blasia, selon leur nom, comme l'on dit ici la mère Michel, la mère Godichon, dans le monde si bien décrit par Paul de Kock. Sa face large, épatée, livide, aurait été des plus communes, si deux yeux charbonnés et entourés d'une large auréole de bistre, et deux pinceaux de moustaches obombrant les commissures des lèvres n'eussent relevé cette trivialité par un certain air sauvage et féroce digne des duègnes du bon temps. Goya, l'inimitable auteur des caprices, vous eût en deux coups de pointe gravé cette physionomie. Bien que l'âge des amours fût envolé depuis longtemps pour elle, si jamais il avait existé, elle n'en arrangeait pas moins ses coudes dans sa mantille de serge, bordée de velours avec une certaine coquetterie, et manégeait assez prétentieusement un grand éventail de papier vert.

Il n'est pas probable que ce fût l'aspect de cette aimable compagnonne qui amenât un éclair de satisfaction sur le visage de don Andrès.

La seconde personne était une jeune fille de seize à dix-huit ans, plutôt seize que dix-huit ; une légère mantille de taffetas posée sur la galerie d'un haut peigne d'écaille qu'entourait une large natte de cheveux tressés en corbeille, encadrait sa charmante figure, d'une pâleur imperceptiblement olivâtre. Son pied allongé sur le devant du calesin ,

et d'une petitesse presque chinoise, montrait un mignon soulier de satin à quartier de ruban et le commencement d'un bas de soie à coins de couleur bien tiré. Une de ses mains délicates et fines, bien qu'un peu basanées, jouait avec les deux pointes de la mantille, et l'autre, repliée sur un mouchoir de batiste, faisait briller quelques bagues d'argent, — le plus riche trésor de son écrin de manola, — des boutons de jais miroitaient à sa manche et complétaient ce costume rigoureusement espagnol.

Andrès avait reconnu la délicieuse tête dont le souvenir le poursuivait depuis huit jours.

Il doubla le pas et arriva en même temps que le calesin à l'entrée de la place de Taureaux : le calesero avait mis le genou en terre comme pour servir de marchepied à la belle manola, qui descendit en lui appuyant légèrement le bout des doigts sur l'épaule : l'extraction de la vieille fut autrement laborieuse ; mais enfin elle s'opéra heureusement, et les deux femmes suivies d'Andrès s'engagèrent dans l'escalier de bois qui conduit aux gradins.

Le hasard, par une galanterie de bon goût, avait distribué les numéros des stalles, de façon à ce que don Andrès se trouvât assis précisément à côté de la jeune manola.

II.

Pendant que le public envahissait tumultueusement la place, et que le vaste entonnoir des gradins se noircissait d'une foule de plus en plus compacte, les toreros arrivaient les uns après les autres par une porte de derrière dans l'endroit qui leur sert de foyer, et où ils attendent l'heure de la funcion.

C'est une grande salle blanchie à la chaux, d'un aspect triste et nu. Quelques petites bougies y font trembloter leurs étoiles d'un jaune fade devant une image enfumée de Notre-Dame suspendue à la muraille.

Il vint à peu près une douzaine de toreros, chulos, banderilleros, espadas, embossés dans leurs capes. Tous en passant devant la madone firent une inclination de tête plus ou moins accentuée. Ce devoir accompli, ils allèrent prendre sur une table la copa de fuego, petite coupe à manche de bois et remplie de charbons, posée là pour la plus grande commodité des fumeurs de cigarettes et de

puros, et se mirent à pousser des bouffées en se promenant ou campés sur les bancs de bois le long du mur.

Un seul passa devant le tableau révéré sans lui accorder cette marque de respect, et s'assit à l'écart en croisant l'une sur l'autre des jambes nerveuses que le luisant du bas de soie aurait pu faire croire de marbre. Son pouce et son index jaunes comme de l'or sortaient par l'hiatus de son manteau tenant serré un reste de papelito aux trois quarts consumé. Le feu s'approchait de l'épiderme de manière à brûler des doigts plus délicats, mais le torero n'y faisait pas attention, occupé qu'il paraissait d'une pensée absorbante.

C'était un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans. Son teint basané, ses yeux de jais, ses cheveux crépus démontraient son origine andalouse. Il devait être de Séville, cette prunelle noire de la terre, cette patrie naturelle des vaillants garçons, des bien plantés, des bien campés, des gratteurs de guitare, des dompteurs de chevaux, des piqueurs de taureaux, des joueurs de navaja, de ceux du bras de fer et de la main irritée!

Il eût été difficile de voir un corps plus robuste et des membres mieux découplés. Sa force s'arrêtait juste au point où elle serait devenue de la pesanteur. Il était aussi bien taillé pour la lutte que pour la course, et si l'on pouvait supposer à la nature l'intention expresse de faire des toreros, elle n'avait jamais aussi bien réussi qu'en modelant cet Hercule aux proportions déliées.

Par son manteau entrebâillé, on voyait pétiller dans l'ombre quelques paillottes de sa veste in-

carnat et argent, et le chaton de la sortija qui retenait les bouts de sa cravate ; la pierre de cet anneau était d'une assez grande valeur, et montrait, comme tout le reste du costume, que le possesseur appartenait à l'aristocratie de sa profession.

Cependant, Juancho, tel était son nom, n'avait pas l'air ouvert et franc qui convient à un beau garçon bien habillé et qui va tout à l'heure se faire applaudir par les femmes : — l'appréhension de la lutte prochaine troublait-elle sa sérénité? Les périls que courent les combattants dans l'arène, et qui sont beaucoup moins grands qu'on ne pense, ne devaient avoir rien de bien inquiétant pour un gaillard découplé comme Juancho. — Avait-il vu en rêve un taureau infernal portant sur des cornes d'acier rougi un matador embroché ?

Rien de tout cela ! — Telle était l'attitude habituelle de Juancho ; surtout depuis un an, et sans qu'il fût précisément en état d'hostilité avec ses camarades, il n'existait pas entr'eux et lui cette familiarité insouciante et joviale de gens qui courent ensemble les mêmes chances ; il ne repoussait pas les avances, mais il n'en faisait aucune, et quoiqu'Andalous, il était volontiers taciturne. Cependant, quelquefois il semblait vouloir se dérober à sa mélancolie, et se livrait aux élans désordonnés d'une joie factice : il buvait outre mesure, — lui si sobre ordinairement, — faisait du vacarme dans les cabarets, dansait des cachuchas endiablées, et finissait par des querelles absurdes où le couteau ne tardait pas à briller ; puis, l'accès passé, il retombait dans sa taciturnité et dans sa rêverie.

L'heure fixée pour l'ouverture de la course approchait; tous les toreros, à l'exception de Juancho, s'étaient levés. Ceux qui n'avaient pas fini leurs cigarettes les jetèrent; les chulos arrangèrent avec coquetterie sur leur avant-bras les plis de leurs capes de couleurs éclatantes et se mirent en rang. Le signal régnait, car c'est un moment toujours un peu solennel que celui de l'entrée dans la place et qui rend les plus rieurs pensifs.

Juancho se leva enfin, jeta son manteau qui s'affaissa sur le banc, prit son épée et sa muleta, et alla se mêler au groupe bigarré.

Tout nuage s'était envolé de son front. Ses yeux brillaient, sa narine dilatée aspirait l'air fortement. Une singulière expression d'audace animait ses traits ennoblis. Il se carrait et se cambrait comme pour se préparer à la lutte. Son talon s'appuyait énergiquement à terre, et sous les mailles de soie, les nerfs de son coudepied tressaillaient comme les cordes au manche d'une guitare. Il faisait jouer ses ressorts, et s'en assurait au moment de s'en servir, ainsi qu'un soldat fait jouer avant la bataille son épée dans le fourreau.

C'était vraiment un admirable garçon que Juancho, et son costume faisait merveilleusement ressortir ses avantages: une large *faja* de soie rouge sanglait sa taille fine; les broderies d'argent qui ruisselaient le long de sa veste formaient au collet, aux manches, aux poches, aux parements, comme des endroits stagnants où l'arabesque redoublait ses complications et s'épaississait de façon à faire disparaître l'étoffe. Ce n'était plus une veste incarnadine brodée d'argent, mais une veste d'argent

brodée d'incarnadin. Aux épaules papillotaient tant de torsades, de globules de filigrane. de nœuds et d'ornements de toute sorte, que les bras semblaient jaillir de deux couronnes défoncées. — La culotte de satin, enjolivée de soutaches et de paillons sur les coutures, pressait, sans les gêner, des muscles de fer et des formes d'une élégance robuste. — Ce costume était le chef-d'œuvre de Zapata, de Grenade, Zapata, ce Cardillac des habits de Majo, qui pleure toutes les fois qu'il vous apporte un habit, et vous offre pour le ravoir plus d'argent qu'il ne vous en a demandé pour le faire. Les connaisseurs ne croyaient pas l'estimer trop cher au prix de dix mille réaux. Porté par Juancho, il en valait vingt mille !

La dernière fanfare avait résonné ; l'arène était vide de chiens et de muchachos. C'était le moment. — Les picadores, rabaissant sur l'œil droit de leur monture le mouchoir qui doit les empêcher de voir arriver le taureau, se joignaient au cortége, et la troupe déboucha en bon ordre dans la place.

Un murmure d'admiration accueillit Juancho quand il vint s'agenouiller devant la loge de la reine ; il plia le genou de si bonne grâce, d'un air à la fois si humble et si fier, et se releva si moelleusement, sans effort ni saccade, que les vieux aficionados eux-mêmes dirent : « Ni Pepé Illo, ni Romero, ni Jose Candido, ne s'en fussent mieux acquittés. »

L'alguazil à cheval, en costume noir de familier de la Sainte-Hermandad, alla, selon la coutume, au milieu des huées générales, porter la clé du

toril au garçon de service, et, cette formalité accomplie, se sauva au plus grand galop qu'il pût, chancelant sur sa selle, perdant les étriers, embrassant le col de sa monture, et donnant à la populace cette comédie de l'effroi, toujours si amusante pour les spectateurs à l'abri de tout danger.

Andrès, tout heureux de la rencontre qu'il avait faite, n'accordait pas grande attention aux préliminaires de la course, et le taureau avait déjà éventré un cheval sans qu'il eût jeté un seul regard au cirque.

Il contemplait la jeune fille placée à côté de lui avec une fixité qui l'eût gênée sans doute si elle s'en fût aperçue. Elle lui sembla plus charmante encore que la première fois. Le travail d'idéalisation qui se mêle toujours au souvenir et fait souvent éprouver des déceptions quand on se retrouve en présence de l'objet rêvé, n'avait rien pu ajouter à la beauté de l'inconnue ; il faut avouer aussi que jamais type plus parfait de la femme espagnole ne s'était assis sur les gradins de granit bleu du cirque de Madrid.

Le jeune homme, en extase, admirait ce profil si nettement découpé, ce nez mince et fier aux narines roses comme l'intérieur d'un coquillage, ces tempes pleines où, sous un léger ton d'ambre, se croisait un imperceptible lacis de veines bleues ; cette bouche fraîche comme une fleur, savoureuse comme un fruit, entr'ouverte par un demi sourire et illuminée par un éclair de nacre, et surtout ces yeux d'où le regard pressé par deux épaisses fran-

ges de cils noirs jaillissait en irrésistibles effluves.

C'était toute la pureté du type grec, mais affinée par le caractère arabe, la même perfection avec un accent plus sauvage, la même grâce mais plus cruelle; les sourcils dessinaient leur arc d'ébène sur le marbre doré du front d'un coup de pinceau si hardi, les prunelles étaient d'un noir si âprement noir, une pourpre si riche éclatait dans la pulpe des lèvres, qu'une pareille beauté eût eu quelque chose d'alarmant dans un salon de Paris ou de Londres; mais elle était parfaitement à sa place à la course de taureaux, sous le ciel ardent de l'Espagne.

La vieille, qui ne donnait pas aux péripéties de l'arène la même attention que la jeune, observait le manége d'Andrès avec un regard oblique et un air de dogue flairant un voleur.

Comme Andrès persistait dans sa contemplation, la colère sourde de la vieille augmentait d'instant en instant; elle se tracassait sur son banc, faisait siffler son éventail, donnait de fréquents coups de coude à sa belle voisine, et lui adressait toutes sortes de questions pour l'obliger à tourner la tête de son côté; mais soit que celle-ci ne comprît pas, ou qu'elle ne voulût pas comprendre, elle répondait en deux ou trois mots et reprenait son attitude attentive et sérieuse.

— La peste soit de l'atroce sorcière! se disait tout bas Andrès, et quel dommage qu'on ait aboli l'inquisition! avec une figure pareille, on vous l'eût promenée, sans enquête, à califourchon sur un âne, coiffée du San-Benito et vêtue de la che-

mise soufrée, car elle sort évidemment du séminaire de Barahona, et doit laver les jeunes filles pour le Sabbat.

Juancho, dont le tour de tuer n'était pas arrivé, se tenait dédaigneusement au milieu de la place, sans prendre plus souci des taureaux que s'ils eussent été des moutons; à peine faisait-il un léger mouvement de corps et se dérangeait-il de deux ou trois semelles lorsque la bête furieuse, se préoccupant de cet homme ainsi immobile, faisait mine de fondre sur lui.

Son bel œil noir lustré faisait le tour des loges, des galeries et des gradins, où palpitaient comme des ailes de papillons, des essaims d'éventails de toutes nuances; on eût dit qu'il cherchait à reconnaître quelqu'un parmi ces spectateurs. Lorsque son regard, promené circulairement, arriva au gradin où la jeune fille et la vieille femme étaient assises, un éclair de joie illumina sa brune figure, et il fit un imperceptible mouvement de tête, espèce de salut d'intelligence comme s'en permettent quelquefois les acteurs en scène.

— Militona, dit la vieille à voix basse, Juancho nous a vues; prends garde à te bien tenir; ce jeune homme te fait les doux yeux et Juancho est jaloux.

— Qu'est-ce que cela me fait? répondit Militona sur le même ton.

— Tu sais qu'il est homme à faire avaler une langue de bœuf à quiconque lui déplaît.

— Je ne l'ai pas regardé, ce monsieur, et d'ailleurs ne suis-je pas ma maîtresse?

En disant qu'elle n'avait pas regardé Andrès,

Militona faisait un petit mensonge. Elle ne l'avait pas regardé, — les femmes n'ont pas besoin de cela pour voir, — mais elle aurait pu faire de sa personne la description la plus minutieuse.

En historien véridique, nous devons dire qu'elle trouvait Don Andrès de Salcedo ce qu'il était en effet, un fort joli cavalier.

Andrès, pour avoir un moyen de lier conversation, fit signe à l'un de ces marchands d'oranges, de fruits confits, de pastilles et autres douceurs, qui se promènent dans le corridor de la place, et offrent au bout d'une perche leurs sucreries et leurs dragées aux spectateurs qu'ils soupçonnent de galanterie. La voisine d'Andrès était si jolie, qu'un marchand se tenait aux environs, comptant sur une vente forcée.

— Senorita, voulez-vous de ces pastilles? dit Andrès avec un sourire engageant à sa belle voisine, en lui présentant la boîte ouverte.

La jeune fille se retourna vivement et regarda Andrès d'un air de surprise inquiète.

— Elles sont au citron et à la menthe, ajouta Andrès comme pour la décider.

Militona, prenant tout à coup sa résolution, plangea ses doigts menus dans la boîte et en retira quelques pincées de pastilles.

—Heureusement Juancho a le dos tourné, grommela un homme du peuple qui se trouvait là; autrement il y aurait du rouge répandu ce soir.

— Et madame, en désire-t-elle, continua Andrès du ton le plus exquisement poli, en tendant la boîte à l'horrible vieille, que ce trait d'audace

déconcerta au point qu'elle prit, dans son trouble, toutes les pastilles sans en laisser une.

Toutefois, en vidant la bonbonnière dans le creux de sa main noire comme celle d'une momie, elle jeta un coup d'œil furtif et effaré sur le cirque et poussa un énorme soupir.

En ce moment l'orchestre sonna la mort : c'était le tour à Juancho de tuer. Il se dirigea vers la loge de l'ayuntamiento, fit le salut et la demande de rigueur, puis jeta en l'air sa montera avec la crânerie la plus coquette. Le silence se fit tout à coup parmi l'assemblée ordinairement si tumultueuse ; l'attente oppressait toutes les poitrines.

Le taureau que devait tuer Juancho était des plus redoutables, — pardonnez-nous si, occupés d'Andrès et de Militona, nous ne vous avons pas conté ses prouesses en détail,—sept chevaux étendus, vides d'entrailles et découpant sur le sable aux différents endroits où l'agonie les avait fait tomber, la mince silhouette de leur cadavre, témoignaient de sa force et de sa furie. Les deux picadores s'étaient retirés moulus de chutes, presqu'éclopés, et le *sobre-saliente* (doublure) attendait dans la coulisse en selle et la lance au poing, prêt à remplacer ses chefs d'emploi hors de service.

Les chulos se tenaient prudemment dans le voisinage de la palissade, le pied sur l'étrier de bois qui sert à la franchir en cas de péril ; et le taureau vainqueur vaguait librement par la place tachée çà et là de larges mares de sang sur lesquelles les garçons de combat n'osaient pas aller secouer de la poussière, donnant des coups de corne

dans les portes, et jetant en l'air les chevaux morts qu'il rencontrait sur son passage.

— Fais ton fier, mon garçon, disait un afficionado du peuple en s'adressant à la bête farouche; jouis de ton reste, saute, gambade, tu ne seras pas si gai tout à l'heure : Juancho va te calmer.

En effet, Juancho marchait vers la bête monstrueuse de ce pas ferme et délibéré qui fait rétrograder même les lions.

Le taureau, étonné de voir encore un adversaire, s'arrêta, poussa un sourd beuglement, secoua la bave de son mufle, gratta la terre de son sabot, pencha deux ou trois fois la tête et recula de quelques pas.

Juancho était superbe à voir; sa figure exprimait la résolution immuable; ses yeux fixes, dont les prunelles entourées de blanc semblaient des étoiles de jais, dardaient d'invisibles rayons qui criblaient le taureau comme des flèches d'acier; sans en avoir la conscience, il lui faisait subir ce magnétisme au moyen duquel le belluaire Van Amburg envoyait les tigres tremblants se blottir aux angles de leur cage.

Chaque pas que l'homme faisait en avant, la bête féroce le faisait en arrière.

A ce triomphe de la force morale sur la force brute, le peuple, saisi d'enthousiasme, éclata en transports frénétiques; c'étaient des applaudissements, des cris, des trépignements à ne pas s'entendre; les amateurs secouaient à tour de bras les espèces de sonnettes et de tamtams qu'ils apportent à la course pour émettre le plus de bruit possible. Les plafonds craquaient sous les admi-

rations de l'étage supérieur, et la peinture détachée s'envolait en tourbillons de pellicules blanchâtres.

Le torero, ainsi applaudi, l'éclair aux yeux, la joie au cœur, leva la tête vers la place où se trouvait Militona, comme pour lui reporter les bravos qu'on lui criait de toutes parts et lui en faire hommage.

Le moment était mal choisi. Militona avait laissé tomber son éventail, et don Andrès, qui s'était précipité pour le ramasser avec cet empressement à profiter des moindres circonstances qui caractérise les gens désireux de fortifier d'un fil de plus la chaîne frêle d'une nouvelle liaison, le lui remettait d'un air tout heureux et d'un geste le plus galant du monde.

La jeune fille ne put s'empêcher de remercier d'un joli sourire et d'une gracieuse inclinaison de tête l'attention polie d'Andrès.

Ce sourire fut saisi au vol par Juancho; ses lèvres pâlirent, son teint verdit, les orbites de ses yeux s'empourprèrent, sa main se contracta sur le manche de la muleta, et la pointe de son épée, qu'il tenait basse, creusa convulsivement trois ou quatre trous dans le sable.

Le taureau n'étant plus dominé par l'œillade fascinatrice, se rapprocha de son adversaire sans que celui-ci songeât à se mettre en garde. L'intervalle qui séparait la bête de l'homme diminuait affreusement.

— En voilà un gaillard qui ne s'alarme pas! disent quelques-uns plus robustes aux émotions. — Juancho, prends garde, disaient les autres plus hu-

maines : Juancho de ma vie, Juancho de mon cœur, Juancho de mon âme, le taureau est presque sur toi !

Quant à Militona, soit que l'habitude des courses eût émoussé sa sensibilité, soit qu'elle eût toute confiance dans l'habileté souveraine de Juancho ou qu'elle portât un intérêt médiocre à celui qu'elle troublait si profondément, sa figure resta calme et sereine comme s'il ne se fût rien passé ; seulement, une légère rougeur monta à ses pommettes, et son sein souleva d'un mouvement un peu plus rapide les dentelles de sa mantille.

Les cris des assistants tirèrent Juancho de sa torpeur ; il fit une brusque retraite de corps et agita les plis écarlates de la muleta devant les yeux du taureau.

L'instinct de la conservation, l'amour-propre du gladiateur luttaient dans l'ame de Juancho avec le désir d'observer ce que faisait Militona ; un coup d'œil égaré, un oubli d'une seconde pouvait mettre sa vie en péril dans ce moment suprême ;—situation infernale ! — être jaloux, voir auprès de la femme aimée un jeune homme attentif et charmant, et se trouver au milieu d'un cirque, sous la pression des regards de douze mille spectateurs, ayant à deux pouces de la poitrine les cornes brûlantes d'une bête farouche qu'on ne peut tuer qu'à un certain endroit, et d'une certaine manière, sous peine d'être déshonoré.

Le torero redevenu maître de la *juridiction*, comme on dit en argot tauromachique, s'établit solidement sur ses talons et fit plusieurs passes

avec la muleta pour forcer le taureau à baisser la tête.

Que pouvait lui dire ce jeune homme, — ce drôle, — à qui elle souriait si doucement, — pensait Juancho, oubliant qu'il avait devant lui un adversaire redoutable, et involontairement il releva les yeux.

Le taureau, profitant de cette distraction, fondit sur l'homme ; celui-ci, pris de court, fit un saut en arrière, et, par un mouvement presque machinal, porta son estocade au hasard ; le fer entra de quelques pouces ; mais, poussé dans un endroit défavorable, il rencontra l'os et, secoué par la bête furieuse, rejaillit de la blessure avec une fusée de sang et alla retomber à quelques pas plus loin.— Juancho était désarmé et le taureau plein de vie ; car ce coup perdu n'avait fait qu'exaspérer sa rage. Les chulos accoururent faisant onduler leurs capes roses et bleues.

Militona avait légèrement pâli, la vieille poussait des aye et des hélas ! et gémissait comme un cachalot échoué.

Le public, à la vue de la maladresse inconcevable de Juancho, se mit à faire un de ces triomphants vacarmes dans lesquels excelle le peuple espagnol : c'était un ouragan d'épithètes outrageuses, de vociférations et de malédictions. « Fuera, fuera, criait-on de toutes parts, le chien, le voleur, l'assassin ! Aux presides ! à Ceuta ! Gâter une si belle bête, boucher maladroit ! bourreau ! » et tout ce que peut suggérer en pareille occasion l'exubérance méridionale toujours portée aux extrêmes.

Cependant, Juancho se tenait debout sous ce dé-

luge d'injures : se mordant les lèvres en déchirant de sa main restée libre la dentelle de son jabot. Sa manche ouverte par la corne du taureau laissait voir sur son bras une longue rayure violette. Un moment il chancela, et l'on put croire qu'il allait tomber suffoqué par la violence de son émotion ; mais il se remit bien vite, courut à son épée comme ayant arrêté un projet dans son esprit, la ramassa, la fit passer sous son pied pour en redresser la lame fléchie, et se posa de manière à tourner le dos à la partie de la place où se trouvait Militona.

Sur un signe qu'il fit, les chulos lui amenèrent le taureau en l'amusant de leurs capes, et cette fois, débarrassé de toute préoccupation, il porta à l'animal une estocade de haut en bas dans toutes les règles, et que le grand Montès de Chiclana lui-même n'eût pas désavouée.

L'épée plantée au défaut de l'épaule s'élevait avec sa poignée en croix entre les cornes du taureau et rappelait ces gravures gothiques où l'on voit saint Hubert à genoux devant un cerf portant un crucifix dans ses ramures.

L'animal s'agenouilla pesamment devant Juancho comme rendant hommage à sa supériorité, et après une courte convulsion roula les quatre sabots en l'air.

— Juancho a pris une brillante revanche ! quelle belle estocade ! je l'aime mieux qu'Arjona et le Chiclanero; qu'en pensez-vous, senorita? dit Andrès tout à fait enthousiasmé à sa voisine.

— Pour Dieu, monsieur, ne m'adressez plus un

mot, répondit Militona très-vite, sans presque remuer les lèvres et sans détouruer la tête.

Ces paroles étaient dites d'un ton si impératif et si suppliant à la fois qu'Andrès vit bien que ce n'était pas le « finissez » d'une fillette qui meurt d'envie que l'on continue.

Ce n'était pas la pudeur de la jeune fille qui lui dictait ces paroles; les essais de conversation d'Andrès n'avaient rien qui méritât une telle rigueur, et les manolas, qui sont les grisettes de Madrid, sans vouloir en médire, ne sont pas, en général, d'une susceptibilité si farouche.

Un effroi véritable, le sentiment d'un danger qu'Andrès ne pouvait comprendre vibraient dans cette phrase brève, décochée de côté et qui paraissait être elle-même un péril de plus.

— Serait-ce une princesse déguisée? se dit Andrès assez intrigué et incertain du parti qu'il devait prendre. Si je me tais, j'aurai l'air d'un sot ou tout au moins d'un don Juan médiocre; si je persiste, peut-être attirerai-je à cette belle enfant quelque scène désagréable.

Jusqu'à la fin de la course, Juancho ne regarda pas une seule fois du côté du tendido et dépêcha les deux taureaux qui lui revenaient, avec une maestria sans égale; on l'applaudit aussi furieusement qu'on l'avait sifflé.

Andrès, soit qu'il jugeât prudent de ne pas renouer l'entretien après cette phrase, dont le ton alarmé et suppliant l'avait touché, soit qu'il ne trouvât pas de manière heureuse de rentrer en conversation, n'adressa plus un mot à Militona, et

même il se leva quelques minutes avant la fin de la course.

En enjambant les gradins pour se retirer, il dit tout bas quelques mots à un jeune garçon à physionomie intelligente et vive et disparut.

Le petit drôle, lorsque le public sortit, eut soin de marcher dans la foule, sans affectation et de l'air le plus dégagé du monde, derrière Militona et la duègne. — Il les laissa remonter tous deux dans leur calesin, puis, comme cédant à un mouvement de gaminerie lorsque la voiture s'ébranla sur ses grandes roues écarlates, il se suspendit à la caisse des pieds et des mains, en chantant à tue-tête la chanson populaire des taureaux de Puerto.

La voiture s'éloigna dans un tourbillon de bruit et de poussière.

— Bon, se dit Andrès qui vit d'une allée du Prado où il était déjà parvenu, passer le calesin à toute vitesse avec le muchacho hissé par derrière, —je saurai ce soir l'adresse de cette charmante créature et que le duo de Bellini me soit léger!

III.

Le jeune garçon devait venir rendre compte de sa mission à don Andrès qui l'attendait en fumant un cigare dans une allée du Prado, aux environs du monument élevé aux victimes du 2 mai.

Tout en poussant devant lui les bouffées de tabac qui se dissipaient en bleuâtres spirales, Andrès faisait son examen de conscience, et ne pouvait guère s'empêcher de reconnaître qu'il était sinon amoureux, du moins très-vivement préoccupé de la belle manola.

Feliciana, la demoiselle si bien élevée, que devenait-elle à travers tout cela? Andrès en était assez embarrassé, mais il se dit que son mariage avec elle ne devant avoir lieu que dans six mois, cette légère amourette aurait le temps d'être menée à bien, rompue et oubliée avant le terme fatal, et que d'ailleurs rien n'était si facile à cacher qu'une intrigue de ce genre, Feliciana et la jeune fille vivant dans des sphères à ne jamais se rencontrer. — Ce serait sa dernière folie de gar-

çon ; — après il vivrait en ermite, en sage, en vrai martyr conjugal.

Les choses ainsi arrangées dans sa tête, Andrès s'abandonna aux plus agréables rêveries.

Se supposant déjà l'amant heureux de la manola du cirque, — quel homme n'est pas un peu fat, au moins en pensée ? — il se voyait déjà dans la petite chambre de la jeune fille, débarrassé de son frac, et faisant une collation de pâtisseries, d'oranges, de fruits confits, arrosées de flacons de péralta, et de Pedro Jiménès plus ou moins légitimes que la tia aurait été chercher à la boutique de vins généreux la plus proche.

Prenant un *papel de hilo* teint au jus de réglisse, la belle enfant roulait dans la mince feuille quelques brins de tabac coupés d'un trabuco, et lui offrit une cigarette tournée avec la plus classique perfection.

Puis, repoussant la table du pied, elle allait décrocher du mur une guitare qu'elle remettait à son galant, et une paire de castagnettes de bois de grenadier, qu'elle s'ajustait aux pouces en serrant la ganse qui les noue de ses petites dents de nacre, et se mettait à danser avec une souplesse et une expression admirables une de ces vieilles danses espagnoles où l'Arabie a laissé sa langueur brûlante et sa passion mystérieuse, en murmurant d'une voix entrecoupée quelqu'ancien couplet de Seguidile, incohérent et bizarre, mais d'une poésie pénétrante.

Pendant qu'Andrès s'abandonnait à ses voluptueuses rêveries avec tant de bonne foi, qu'il mar-

quait la mesure des castagnettes en faisant craquer ses phalanges, le soleil baissait rapidement et les ombres devenaient longues.—L'heure du dîner approchait ; car aujourd'hui, à Madrid, les personnes bien situées se mettent à table à l'heure de Paris ou de Londres, et le messager d'Andrès ne revenait pas; quand même la jeune fille eût logé à l'extrémité opposée de la ville, à la porte San Joachim ou San Gerimon, le jeune drôle eût eu le temps, et bien au-delà, de faire deux fois la course, surtout en considérant que, dans la première partie du voyage, il était perché sur l'arrière-train de la voiture.

Ce retard étonna et contraria vivement Andrès, qui ne savait où retrouver son émissaire, et qui voyait ainsi se terminer au début une aventure qui promettait d'être piquante.

— Peut-être est-il arrivé quelque incident dont je ne puis me rendre compte; attendons encore quelques minutes, se dit Andrès.

Profitant de la permission d'ubiquité accordée aux conteurs, nous suivrons le calesin dans sa course rapide. Il avait d'abord longé le Prado, puis s'était enfoncé dans la rue de San-Juan, ayant toujours l'émissaire d'Andrès accroché des pieds et des mains à ses ressorts, ensuite il avait gagné la rue de los Desamparados. Au milieu à peu près de cette rue, le calesero, sentant de la surcharge, avait envoyé au pauvre Perico, avec une dextérité extrême, un coup de fouet bien sanglé à travers la figure qui l'avait forcé à lâcher prise.

Lorsqu'après s'être frotté les yeux tout pleurant de douleur il eut recouvré la faculté de voir, le

calesin était déjà au bout de la rue de la Fé , et le bruit de ses roues sur le pavé inégal allait s'affaiblissant. Perico , excellent coureur comme tous les jeunes Espagnols, et pénétré de l'importance de sa mission, avait pris ses jambes à son cou , et il eût assurément rattrapé la voiture si celle-ci eût roulé en ligne droite, mais, à l'extrémité de la rue, elle fit un coude , et Perico la perdit de vue un instant. Quand il tourna l'angle à son tour, le calesin avait disparu. — Il était entré dans ce lacis de rues et de ruelles qui avoisinent la place de Lapaviès. Avait-il pris la rue del Povar où celle de Santa Inès , celle de las Damas ou de San Lorenzo ? C'est ce que Perico ne put démêler ; il les parcourut toutes en espérant voir le calesin arrêté devant quelque porte : il fut trompé dans son espoir ; seulement il rencontra sur la place la voiture qui revenait à vide et dont le conducteur, faisant claquer son fouet comme des détonnations de pistolet par une sorte de menace ironique, se hâtait pour aller prendre un autre chargement.

Dépité de n'avoir pu faire ce que Andrès lui avait demandé , Perico s'était promené quelque temps dans les rues, où il présumait que le calesin avait déposé ses deux pratiques, pensant avec cette précoce intelligenee des passions qu'ont les enfants méridionaux, qu'une si jolie fille ne pouvait manquer d'avoir un galant et de se mettre à la fenêtre pour le regarder venir, ou de sortir pour l'aller retouver s'il ne venait pas , le jour des taureaux étant consacré à Madrid aux promenades , aux parties fines et aux divertissements ; ce calcul n'était pas dénué de justesse. En effet, bien des jo-

lies têtes souriaient, encadrées aux fenêtres, et se penchaient sur les balcons, mais aucune n'était celle de la manola qu'on l'avait chargé de suivre. — De guerre lasse, après s'être lavé les yeux à la fontaine de Lapaviès, il redescendit vers le Prado pour rendre compte à don Andrès de sa mission. S'il ne rapportait pas l'adresse précise, il était du moins à peu près certain que la belle demeurait dans une de ces quatre rues dont nous avons cité le nom; et, comme elles sont très courtes, c'était déjà moins vague que de la chercher dans tout Madrid.

S'il fût resté quelques minutes de plus, il aurait vu un second calesin s'arrêter devant une maison de la rue del Povar, et un homme soigneusement embossé, et le manteau sur les yeux, sauter légèrement à bas de la voiture, et s'enfoncer dans l'allée. Le mouvement du saut dérangea les plis de la cape qui laissa briller un éclair de paillon, et découvrit des bas de soie étoilés de quelques gouttelettes de sang, et tendus par une jambe nerveuse.

Vous avez sans doute déja reconnu Juancho. En effet, c'était lui. Mais pour Perico, aucun lien ne rattachait Juancho à Militona, et sa présence n'eût pas été un indice de l'endroit où demeurait la jeune fille.

Perico se dirigea d'un pas alongé du côté de l'obélisque du Deux-Mai, où Andrès lui avait donné rendez-vous. Autre anicroche. — Andrès n'était pas seul. Dona Feliciana qui était sortie pour quelque emplette avec une de ses amies, qu'elle reconduisait, avait aperçu de sa voiture son fiancé se promenant avec une impatience nerveuse; et était

descendue, ainsi que son amie, et, s'approchant d'Andrès, elle lui avait demandé si c'était pour composer un sonnet ou un madrigal qu'il errait ainsi sous les arbres à l'heure où les mortels moins poétiques se livrent à leur nourriture. — Le malheureux Andrès, pris en flagrant délit de commencement d'intrigue, ne put s'empêcher de rougir un peu et balbutia quelques galanteries banales : il enrageait dans son âme bien que sa bouche sourît. Perico, incertain, décrivait au bout du groupe des cercles embarrassés; tout jeune qu'il était, il avait compris qu'il ne fallait pas donner à un jeune homme l'adresse d'une manola devant une jeune personne si bien habillée à la française. — Seulement il s'étonnait en lui-même qu'un cavalier qui connaissait de si belles dames à chapeau prît intérêt à une manola en mantille.

— Que nous veut donc ce garçon, qui nous regarde avec ses grands yeux noirs comme s'il voulait nous avaler ?

— Il attend sans doute que je lui jette le bout de ce cigare éteint, répondit Andrès, en joignant l'action à la parole et en faisant un signe imperceptible qui voulait dire : reviens, quand je serai débarrassé.

Mais Andrès n'était pas au bout de ses peines. Feliciana se frappa le front de sa main étroitement fermée, et dit, comme sortant d'un rêve : « Mon Dieu, j'étais si préoccupée tantôt de notre duo de Bellini, que j'ai oublié de vous dire que mon père, don Geronimo, vous attend à dîner; il voulait vous écrire ce matin, mais comme je devais vous voir dans l'après-midi, je lui ai dit que ce n'était

pas la peine. Il est déjà bien tard, dit-elle en consultant une petite montre grande comme l'ongle : montez en voiture avec nous, nous mettrons Rosa chez elle et nous retournerons à la maison ensemble. »

Si l'on s'étonne de voir une jeune personne si bien élevée prendre un jeune homme dans sa voiture, nous ferons observer que sur le devant de sa calèche était assise une gouvernante anglaise, ronde comme un pieu, rouge comme une écrevisse, et ficelée dans le plus long des corsets, dont l'aspect suffisait pour mettre en fuite les amours et les médisances.

Il n'y avait pas moyen de reculer ; après avoir présenté la main à Feliciana et son amie pour les aider à monter, il prit place sur le devant de la calèche, à côté de miss Sarah, furieux de n'avoir pu entendre le rapport de Perico qu'il croyait mieux renseigné, et avec la perspective d'une soirée musicale indéfiniment prolongée.

Comme nous pensons que la description d'un dîner bourgeois n'aurait rien d'intéressant pour vous, nous irons à la recherche de Militona, espérant être plus heureux dans nos investigations que Perico.

Militona demeurait, en effet, dans une des rues soupçonnées par le jeune espion d'Andrès.

De la rue un observateur eût deviné tout de suite que ce nid était habité par un jeune oiseau; la jeunesse et la beauté exercent leur empire, même sur les choses inanimées, et y posent volontairement leur cachet.

Si vous ne craignez pas de vous engager avec nous dans cet escalier aux marches calleuses, à la rampe miroitée, nous y suivrons Militona, qui monte en sautillant les degrés rompus avec toute l'élasticité d'un jarret de dix-huit ans; elle nage déjà dans la lumière des étages supérieurs tandis que la tia Aldonsa, retenue dans les limbes obscures des premières marches, pousse des han de saint Joseph et se pend désespérément des deux mains à la corde grasse.

La belle fille, soulevant un bout de sparterie jeté devant une de ces portes de sapin à petits panneaux multipliés, si communes à Madrid, prit sa clé et ouvrit.

Une si pauvre chambre ne pouvait guère tenter les voleurs et n'exigeait pas de grandes précautions de fermeture : absente, Militona la laissait ouverte, mais quand elle y était, elle la fermait soigneusement. Il y avait alors un trésor dans ce mince taudis, sinon pour les voleurs, du moins pour les amoureux.

Une simple couche de chaux remplaçait sur la muraille le papier et la tenture; un miroir dont l'étamage rayé ne reflétait que fort imparfaitement la charmante figure qui le consultait; une statuette en plâtre de Saint-Antoine accompagnée de deux vases de verre bleu, contenant des fleurs artificielles; une table de sapin, deux chaises et un petit lit recouvert d'une courte-pointe de mousseline avec des volants découpés en dents de loup formaient tout l'ameublement. N'oublions pas quelques images de Notre-Dame, peintes et dorées sur verre avec une naïveté byzantine ou russe, une

gravure du Deux-Mai, l'enterrement de Dazio et Vélarde,—un picador à cheval d'après Goya,—plus un tambour de basque faisant pendant à une guitare : par un mélange du sacré et du profane, dont l'ardente foi des pays vraiment catholiques ne s'alarme pas, entre ces deux instruments de joie et de plaisir s'élevait une longue palme tire-bouchonnée, rapportée de l'église le jour de Pâques-Fleuries.

Telle était la chambre de Militona, et bien qu'elle ne renfermât que les choses strictement nécessaires à la vie, elle n'avait pas l'aspect aride et froid de la misère : un rayon joyeux l'illuminait, le rouge vif des briques du plancher était gai à l'œil, aucune ombre difforme ne trouvait à s'accrocher, avec ses ongles de chauve-souris dans ces angles d'une blancheur éclatante, aucune araignée ne tendait sa voile entre les solives du plafond ; tout était frais, souriant et clair dans cette pièce meublée de quatre murs ; en Angleterre c'eût été le dénuement le plus profond, en Espagne c'était presque l'aisance et plus qu'il n'en fallait pour être aussi heureux qu'en paradis.

La vieille était enfin parvenue à se hisser jusqu'au haut de l'escalier ; elle entra dans le charmant réduit et s'affaissa sur une des deux chaises que son poids fit craquer d'une manière alarmante.

— Je t'en prie, Militona, décroche-moi la jarre, que je boive un coup : j'étouffe, j'étrangle, la poussière de la place et ces damnées pastilles de menthe m'ont mis le feu au gosier.

— Il ne fallait pas les manger à poignées, tia,

répondit la jeune fille en souriant et inclinant le vase sur les lèvres de la vieille.

Aldonsa but trois ou quatre gorgées, passa le dos de sa main sur sa bouche et s'éventa en silence sur un rhythme rapide.

— A propos de pastilles, dit-elle après un soupir, quels regards furieux lançait Juancho de notre côté! je suis sûre qu'il a manqué le taureau parce que ce joli monsieur te parlait; il est jaloux comme un tigre, ce Juancho, et s'il a pu le retrouver, il lui aura fait passer un mauvais quart d'heure. — Je ne donnerais pas beaucoup d'argent de la peau de ce jeune homme, car elle court risque d'être fendue par de fameuses estafilades. Te rappelles-tu la belle aiguillette qu'il a levée sur ce Luca, qui voulait t'offrir un bouqnet à la romeria de San-Isidro?

— J'espère que Juancho ne se portera à aucune de ces fâcheuses extrémités; j'ai prié ce jeune homme de ne plus m'adresser la parole, d'un ton si suppliant et si absolu, qu'il n'a plus rien dit à dater de ce moment; il a compris mon effroi et en a eu pitié. Mais quelle affreuse tyrannie d'être ainsi poursuivie de cet amour féroce!

— C'est ta faute, dit la vieille, pourquoi es-tu si jolie?

Un coup sec, frappé à la porte comme par un doigt de fer, interrompit la conversation des deux femmes.

La vieille se leva et alla regarder par le petit judas grillé, et fermé d'un volet, pratiqué dans la porte, à hauteur d'homme, selon l'usage espagnol.

A l'ouverture parut la tête du Juancho, pâle

sous la teinte bronzée dont le soleil de l'arène l'avait revêtue.

Aldonsa entrebâilla la porte et Juancho entra. Son visage trahissait les violentes émotions qui l'avaient agité dans le cirque ; on y lisait une rage concentrée, car pour cette âme entichée d'un grossier point d'honneur, les bravos n'effaçaient pas les sifflets ; il se regardait comme déshonoré et obligé aux plus téméraires prouesses pour se réhabiliter dans l'opinion publique vis-à-vis de lui-même.

Mais ce qui l'occupait surtout, et ce qui portait sa fureur au plus haut degré, c'était de n'avoir pu quitter l'arène assez tôt pour rejoindre le jeune homme qui paraissait si galant auprès de Militona ; où le retrouver maintenant ? — Sans doute il avait suivi la jeune fille, — il lui avait parlé encore.

A cette idée, sa main tâtait machinalement sa ceinture pour y chercher son couteau.

Comme dominé par une idée fixe, il dit à Militona :

— Quel était ce jeune homme placé à côté de vous à la course de taureaux?

— C'est la première fois que je le rencontre ; je ne le connais pas.

— Mais vous voudriez le connaître?

— La supposition est polie. — Eh bien ! quand cela serait?

— Si cela était, je le tuerais, ce charmant garçon, en bottes vernies, en gants blancs et en frac !

— Juancho, vous parlez comme un insensé ; vous ai-je donné en rien le droit d'être jaloux de

moi?—vous m'aimez, dites-vous; est-ce ma faute, et faut-il, parce qu'il vous a pris fantaisie de me trouver jolie, que je me mette à vous adorer sur-le-champ?

— Ça, c'est vrai, elle n'y est pas forcée, dit la vieille;—mais pourtant, à vous deux, vous ferez un beau couple! jamais main plus fine ne se serait posée sur un bras plus vigoureux; et si vous dansiez ensemble une cachucha au jardin de Las Delicias, ce serait à monter sur les chaises.

— Ai-je fait la coquette avec vous, Juancho? vous ai-je attiré par des œillades, des sourires et des mines penchées?

— Non, répondit le torero d'une voix creuse.

— Je ne vous ai jamais fait de promesses ni permis de concevoir d'espérance; je vous ai toujours dit : oubliez-moi. — Pourquoi me tourmenter et m'offenser par vos violences que rien ne justifie? — Faudra-t-il donc, parce que je vous ai plu, que je ne puisse laisser tomber un regard qui ne soit un arrêt de mort? — Ferez-vous toujours la solitude autour de moi? — Vous avez estropié ce pauvre Luca, un brave garçon qui m'amusait et me faisait rire, et blessé grièvement Ginès, votre ami, parce qu'il m'avait effleuré la main; croyez-vous que cela arrange beaucoup vos affaires? Aujourd'hui vous faites des extravagances dans le cirque; pendant que vous m'espionnez, vous laissez arriver les taureaux sur vous, et donnez une pitoyable estocade!

— Mais c'est que je t'aime, Militona, de toutes les forces de mon âme, avec toute la fougue de ce sang qui colore mes veines; c'est que je ne vois

que toi au monde, et que la corne d'un taureau m'entrant dans la poitrine ne me ferait pas détourner la tête quand tu souris à un autre homme ; je n'ai pas les manières douces, c'est vrai, car j'ai passé ma jeunesse à lutter corps à corps avec les bêtes farouches; tous les jours je tue et m'expose à être tué; je ne puis pas avoir la douleur de ces petits jeunes gens délicats et minces comme des femmes qui perdent leur temps à se faire friser et à lire les journaux! — Au moins, si tu n'es pas à moi, tu ne seras pas à d'autres! reprit Juancho après une pause, en frappant la table avec force. et comme résumant par ce coup de poing son monologue intérieur.

Et là dessus il se leva brusquement et sortit en grommelant :

— Je saurai bien le trouver et lui mettre trois pouces de fer dans le ventre.

Retournons maintenant auprès d'Andrès qui, piteusement planté devant le piano, fait sa partie dans le duo de Bellini avec un luxe de notes fausses à désespérer Feliciana. Jamais soirée ne lui avait inspiré plus d'ennui et il donnait à tous les diables la marquise de Benavidès et sa tertulia.

Le profil si pur et si fin de la jeune manola, ses cheveux de jais, son œil arabe, sa grâce sauvage, son costume pittoresque, lui faisaient prendre un plaisir médiocre aux douairières en turban qui garnissaient le salon de la marquise. Il trouva sa fiancée décidément laide, et sortit tout amoureux de Militona.

Comme il descendait la rue d'Alcala pour retourner chez lui, il se sentit tirer par la basque de

son habit; c'était Perico qui, ayant fait de nouvelles découvertes, tenait à lui rendre compte de sa mission, et aussi peut-être à toucher le douro promis :

— Cavalier, dit l'enfant, elle demeure dans la rue del Povar, la troisième maison à droite. Je l'ai vu tantôt à sa fenêtre qui prenait la jarre à rafraîchir l'eau.

IV.

Ce n'est pas tout de connaître le nid de la colombe, se dit don Andrès en s'éveillant après un sommeil que l'image de Militona avait traversé plus d'une fois de sa gracieuse apparition, il faut encore arriver jusqu'à elle; comment s'y prendre? — Je ne vois guère d'autre moyen que de m'aller établir en croisière devant sa maison, et d'observer les tenants et les aboutissants. Mais si je vais dans ce quartier habillé comme je suis, — c'est-à-dire comme la dernière gravure de mode de Paris, — j'attirerai l'attention, et cela me gênerait dans mes opérations de reconnaissance. Dans un temps donné, elle doit sortir ou rentrer; car je ne suppose pas qu'elle ait sa chambrette approvisionnée, pour six mois, de dragées et de noisettes; je l'accosterai au passage avec quelque phrase galamment tournée, et je verrai bien si elle est aussi farouche à la conversation qu'elle l'était à la place de Taureaux. Allons au Rastro acheter de quoi nous transformer de fashionable en manolo; ainsi déguisé, je

n'éveillerai les soupçons d'aucun jaloux et d'aucun frère féroce, et je pourrai, sans faire semblant de rien, prendre des informations sur ma belle.

Ce projet arrêté, Andrès se leva, avala à la hâte une tasse de chocolat à l'eau, et se dirigea vers le Rastro.

En remontant vers la place, il y a quelques boutiques un peu plus relevées où l'on trouve des habits qui, sans être neufs, sont encore propres et peuvent être portés par d'autres que des sujets du royaume picaresque.

Ce fut dans une de ces boutiques qu'Andrès entra.

Il y choisit un costume de manolo assez frais, et qui avait dû, dans sa primeur, procurer à son heureux possesseur bien des conquêtes dans la red San-Luis, la rue del Barquillo et la place Santa-Ana : ce costume se composait d'un chapeau à cime tronquée, à bords évasés en turban et garnis de velours, d'une veste ronde tabac d'Espagne, à petits boutons, de pantalons larges, d'une grande ceinture de soie et d'un manteau de couleur sombre. Tout cela était usé juste à point pour avoir perdu son lustre, mais ne manquait pas d'une certaine élégance.

Après avoir payé et fait mettre les habits à part, il dit au marchand qu'il reviendrait le soir se costumer dans sa boutique, ne voulant pas qu'on le vît sortir de chez lui travesti.

En revenant, il passa par la rue del Povar ; il reconnut tout de suite la fenêtre entourée de blanc et la jarre suspendue dont Perico lui avait parlé ; mais rien ne semblait indiquer la présence de quel-

qu'un dans la chambre ; un rideau de mousseline, soigneusement fermé, rendait la vitre opaque au dehors.

Elle est sans doute sortie pour aller vaquer à quelque ouvrage ; elle ne rentrera que la journée finie, car elle doit être couturière, cigarera, brodeuse ou quelque chose approchant, se dit Andrès, et il continua sa route.

Militona n'était pas sortie, et, penchée sur la table, elle ajustait les différentes pièces d'un corsage de robe étalé sur la table. — Quoiqu'elle ne fît rien de mystérieux, le verrou de sa porte était poussé, sans doute dans la crainte de quelqu'invasion subite de Juancho, que l'absence de la tia Aldonza aurait rendue plus dangereuse.

Tout en travaillant, elle pensait au jeune homme qui la regardait la veille, au Cirque, avec un œil si ardent et si velouté, et lui avait dit quelques mots d'une voix qui résonnait encore doucement à son oreille.

— Pourvu qu'il ne cherche pas à me revoir ! — Et pourtant cela me ferait plaisir qu'il me cherchât. — Juancho engagerait avec lui quelqu'affreuse querelle, il le tuerait peut-être ou le blesserait dangereusement comme tous ceux qui ont voulu me plaire ; — et même, quand je pourrais me soustraire à la tyrannie de Juancho, qui m'a suivie de Grenoble à Séville, de Séville à Madrid, et qui me poursuivrait jusqu'au bout du monde pour m'empêcher de donner à un autre le cœur que je lui refuse, à quoi cela m'avancerait-il? Ce jeune homme n'est pas de ma classe ; à ses habits l'on voit qu'il est noble et riche, il ne peut

avoir pour moi qu'un caprice passager : il m'a déjà oubliée sans doute.

Ici la vérité nous oblige à confesser qu'un léger nuage passa sur le front de la jeune fille et qu'une respiration prolongée, qui pouvait se prendre pour un soupir, gonfla sa poitrine oppressée.

— Il doit sans doute avoir quelque maîtresse, quelque fiancée, jeune, belle, élégante, avec de beaux chapeaux et de grands châles. — Comme il serait bien avec une veste brodée en soie de couleurs, à boutons de filigranes d'argent, des bottes piquées de Ronda, et un petit chapeau andalou ! Quelle taille fine il aurait, serré par une belle ceinture de soie de Gibraltar! se disait Militona continuant son monologue, et, par un innocent subterfuge du cœur, elle revêtait Andrès d'un costume qui le rapprochait d'elle.

Elle en était là de sa rêverie, lorsqu'Aldonsa qui habitait la même maison, heurta à la porte.

—Tu ne sais pas, ma chère, dit-elle à Militona, cet enragé de Juancho, au lieu d'aller panser son bras, s'est promené toute la nuit devant la fenêtre, sans doute pour voir si le jeune homme du cirque rôdait par là : il s'était fourré dans la tête que tu lui avais donné rendez-vous. — Si cela avait été vrai, cependant? — Comme ce serait commode ! — Aussi, pourquoi ne l'aimes-tu pas, ce pauvre Juancho? il te laisserait tranquille.

— Ne parlons pas de cela, je ne suis pas responsable de l'amour que je n'ai provoqué en rien.

— Ce n'est pas, poursuivit la vieille, que le jeune cavalier de la place de Taureaux ne soit très bien de sa personne, et très galant; il m'a offert la

boîte de pastilles avec beaucoup de grâce et tous les égards dus à mon sexe ; mais Juancho m'intéresse, et j'en ai une peur de tous les diables! Il me regarde un peu comme ton chaperon, et serait capable de me rendre responsable de ta préférence pour un autre. — Il te surveille de si près, qu'il serait bien difficille de lui cacher la moindre chose.

— A vous entendre, on croirait que j'ai déjà une affaire réglée avec ce monsieur, dont je me rappelle à peine les traits, répondit Militona en rougissant un peu.

— Si tu l'as oublié, il se souvient de toi, lui. Je t'en réponds, il pourrait faire ton portrait de mémoire ; il n'a cessé de te regarder tout le temps de la course; on eût dit qu'il était en extase devant une Notre-Dame.

En entendant ces témoignages qui confirmaient l'amour d'Andrès, Militona se pencha sur son ouvrage sans rien répondre, un bonheur inconnu lui dilatait le cœur.

Juancho, lui, était bien loin de ces sentiments tendres; enfermé dans sa chambre garnie d'épées et de devises de taureaux qu'il avait enlevées au péril de sa vie à Militona, qui n'en avait pas voulu, il se laissait aller à ce rabâchage intérieur des amants malheureux ; il ne pouvait comprendre que Militona ne l'aimât point ; cette aversion lui paraissait un problème insoluble et dont il cherchait en vain l'inconnue. N'était-il pas jeune, beau, vigoureux, plein d'ardeur et de courage; les plus blanches mains de l'Espagne ne l'avaient-elles pas applaudi mille fois ; ses costumes n'étaient-ils pas brodés d'autant d'or, enjolivés d'autant d'orne-

ments que ceux des plus galants toreros; son portrait ne se vendait-il pas partout lithographié, imprimé dans les foulards avec une auréole de couplets laudatifs comme celui des maîtres de l'art?— Qui, Montès excepté, poussait plus bravement une estocade et faisait agenouiller plus vite un taureau? — Personne.—L'or, prix de son sang, roulait entre ses doigts comme le vif argent. Que lui manquait-il donc? — Et il se cherchait avec bonne foi un défaut qu'il ne se trouvait pas; et il ne pouvait s'expliquer cette antipathie, ou tout au moins cette froideur, que par un amour pour un autre. — Cet autre, il le poursuivait partout; le plus frivole motif excitait sa jalousie et sa rage; — lui qui faisait reculer les bêtes farouches, il se brisait contre la persistance glacée de cette jeune fille. L'idée de la tuer pour faire cesser le charme lui était venue plus d'une fois. — Cette frénésie durait depuis plus d'un an, c'est-à-dire depuis le jour où il avait vu Militona, — car son amour, comme toutes les grandes passions, avait acquis tout de suite son développpement : — l'immensité ne peut grandir.

Pour rencontrer Andrès, il s'était dit qu'il falfait fréquenter le salon du Prado, les théâtres del Circo et del Principe, les cafés élégants et les autres lieux de réunion des gens comme il faut; et, bien qu'il professât un profond dédain pour les habits bourgeois, et fût ordinairement vêtu en majo, une redingote, un pantalon noir et un chapeau rond étaient posés sur une chaise : — il était allé le matin les acheter sous les piliers de la calle Mayor, précisément à l'heure où Andrès faisait son emplette au Rastro : l'un pour arriver à l'objet

de sa haine, l'autre pour arriver à l'objet de son amour, avait pris le même moyen.

Feliciana, à qui don Andrès ne manqua pas d'aller faire sa visite à l'heure ordinaire avec l'exactitude d'un amant criminel, lui fit d'amérs reproches sur les notes fausses et les distractions sans nombre dont il s'était rendu coupable la veille chez la marquise de Benavidès. — C'était bien la peine de répéter si soigneusement ce duo, de le chanter tous les jours, pour faire un fiasco à la soirée solennelle. Andrès s'excusa de son mieux. Ses fautes avaient fait briller d'un éclat plus vif l'imperturbable talent de Feliciana, qui n'avait jamais été mieux en voix, et qui avait chanté à rendre jalouse la Ronconi du théâtre del Circo : et il n'eut guère de peine à la calmer; ils se séparèrent fort bons amis.

Le soir était venu, et Juancho, revêtu de ses habits modernes qui le rendaient méconnaissable, parcourait d'un pas saccadé et fiévreux les avenues du Prado, regardant chaque homme au visage, allant, venant, tâchant d'être partout à la fois; sans pouvoir decouvrir rien qui ressemblât à ce jeune homme qui parlait d'un air si tendre à Militona le jour des taureaux, par l'excellente raison qu'Andrès, qui était allé se costumer chez le marchand, prenait le plus posément du monde, à cette heure-là, un verre de limonade glacée dans une *orchateria de chufas* (boutique d'orgeat), située presque vis à vis la maison de Militona, où il avait établi son quartier d'observation, avec Perico pour éclaireur. — Militona, cachée dans l'angle de la fenêtre, ne s'y était pas trompée une minute; mais

l'amour est plus clairvoyant que la haine. — En proie à la plus vive anxiété, elle se demandait quels étaient les projets du jeune homme, en s'établissant ainsi dans cette boutique, et redoutait la scène terrible qui ne saurait manquer de résulter d'une rencontre entre Juancho et lui.

Andrès, accoudé sur la table, examinait avec une attention de mouchard épiant un complot les gens qui entraient dans la maison. — Il passa des femmes, des hommes, des enfants, des gens de tout âge, d'abord en grand nombre, — car la maison était peuplée de beaucoup de familles, et puis, à intervalles plus éloignés, peu à peu la nuit était venue, et il n'y avait plus à rentrer que quelques retardataires.

Militona n'avait point paru.

Andrès commençait à douter de la bonté des renseignements de son émissaire, lorsque la fenêtre obscure s'éclaira et fit voir que la chambre était habitée.

Il avait la certitude que Militona était bien dans sa chambre, mais cela ne l'avançait pas à grand chose; il écrivit quelques mots au crayon sur un papier, et, appelant Perico qui rôdait aux alentours, lui dit de l'aller porter à la belle manola.

Perico, se glissant sur les pas du locataire qui rentrait, s'engagea dans l'escalier noir, et tâtant les murs, finit par arriver au palier supérieur. La lueur qui filtrait par les interstices des ais lui fit découvrir la porte qui devait être celle de Militona; il frappa deux coups discrètement; la jeune fille entrebâilla le guichet, prit la lettre et referma le petit volet.

« Pourvu qu'elle sache lire, » dit Andrès, en achevant sa boisson glacée et en payant sa dépense au valencien, maître de l'orchateria.

Il se leva et marcha lentement sous la fenêtre. — Voici ce que sa lettre contenait :

« Un homme qui ne peut vous oublier, et qui ne le voudrait pas, cherche à vous revoir; mais d'après les quelques mots que vous lui avez dits au cirque, et ne sachant pas votre vie, il aurait peur, en l'essayant, de vous causer quelque contrariété. Le péril qui ne serait que pour lui ne l'arrêterait pas. Eteignez votre lampe et jetez-lui votre réponse par la fenêtre. »

Au bout de quelques minutes la lampe disparut, la fenêtre s'ouvrit, et Militona, en prenant sa jarre, fit tomber un des pots de basilic qui vint se briser en éclats à quelque distance de don Andrès.

Dans la terre brune qui s'était répandue sur le pavé, brillait quelque chose de blanc : c'était la réponse de Militona.

Andrès appela un sereno (garde de nuit) qui passait avec son fallot au bout de sa lance, et le pria de baisser sa lanterne, à la lueur de laquelle il lut ce qui suit, écrit d'une main tremblante et en grosses lettres désordonnées :

« Eloignez-vous... ; je n'ai pas le temps de vous en écrire plus long. — Demain je serai à dix heures dans l'église de San-Isidro. Mais, de grâce, partez : il y va de votre vie. »

— Merci, brave homme, dit Andrès en mettant un real dans la main du sereno, vous pouvez continuer votre route.

La rue était tout à fait déserte, et Andrès se retirait à pas lents, lorsque l'apparition d'un homme enveloppé dans un manteau , sous lequel le manche d'une guitare se formait un angle aigu, éveilla sa curiosité et le fit se blottir dans un angle obscur.

L'homme rejeta les pans de son manteau sur ses épaules, ramena sa guitare par devant, et commença à tirer des cordes ce bourdonnement rhythmé qui sert de basse et d'accompagnement aux mélodies des sérénades et des séguidilles.

Il était évident que ces préludes bruyants avaient pour but d'éveiller la belle en l'honneur de qui ce bruit se commettait; et, comme la fenêtre de Militona restait fermée, l'homme réduit à se contenter d'un auditoire invisible, malgré ce dicton espagnol qui prétend qu'il n'est pas de femme si bien endormie à qui le frémissement d'une guitare ne fasse mettre le nez à la fenêtre, après deux hum! hum! profondément accentués, commença à chanter les couplets suivants avec un fort accent andaloux :

Enfant aux airs d'impératrice,
Colombe au regard de faucon,
Tu me hais; mais c'est mon caprice
De me planter sous ton balcon.

Là, je veux, le pied sur la borne,
Pinçant les nerfs, tapant le bois,
Faire luire à ton carreau morne
Ta lampe et ton front à la fois.

Je défends à toute guitare
De bourdonner aux alentours.

Ta rue est à moi. — Je la barre
Pour y chanter seul mes amours.

Et je coupe les deux oreilles
Au premier râcleur de jambon
Qui, devant la chambre où tu veilles,
Braille un couplet mauvais ou bon.

Dans sa gaîne mon couteau bouge;
Allons! Qui veut de l'incarnat?
A son jabot qui veut du rouge
Pour faire un bouton de grenat?

Le sang dans les veines s'ennuie,
Car il est fait pour se montrer.
Le temps est noir, gare la pluie!
Poltrons, hâtez-vous de rentrer.

Sortez, vaillants, sortez, bravaches,
L'avant-bras couvert du manteau.
Que sur vos faces de gavaches
J'écrive des croix au couteau.

Qu'ils s'avancent! Seuls ou par bande,
De pied ferme je les attends.
A ta gloire il faut que je fende
Les naseaux de ces capitans.

Au ruisseau qui gêne ta marche
Et pourrait salir tes pieds blancs,
Corps du Christ, je veux faire une arche
Avec les côtes des galants!

Pour te prouver combien je t'aime,
Dis, je tuerai qui tu voudras:
J'attaquerai Satan lui-même
Si pour linceul j'ai tes deux draps.

Porte sourde. — Fenêtre aveugle!
Tu dois pourtant ouïr ma voix;
Comme un taureau blessé je beugle,
Des chiens excitant les abois.

Au moins plante un clou dans ta porte:
Un clou pour accrocher mon cœur.

A quoi sert que je le remporte
Fou de rage, mort de langueur !

—Peste, quelle poésie farouche, pensa Andrès ; voilà de petits couplets qui ne pèchent pas par la fadeur. Voyons si Militona, car c'est en son honneur qu'a lieu ce tapage nocturne, est sensible à ces vers élégiaques, composés par matamore don Spavento et matamore Tranchemontagne. C'est probablement là le terrible galant qui lui inspire tant de peur. On s'effraierait à moins.

Don Andrès, ayant un peu avancé la tête hors de l'ombre où il s'abritait, fut atteint par un rayon de lune et dénoncé aux regards vigilants de Juancho.

— Bon ! je suis pris, dit Andrès, faisons bonne contenance.

Juancho, jetant à terre sa guitare, qui résonna lugubrement sur le pavé, courut et s'avança sur Andrès dont la figure était éclairée et qu'il reconnut aussitôt.

—Que venez-vous faire ici à cette heure ? dit-il d'une voix tremblante de colère.

— J'écoute votre musique ; c'est un plaisir délicat.

— Si vous l'avez bien écoutée, vous avez dû entendre que je défends à qui que ce soit de se trouver dans cette rue quand j'y chante.

— Je suis très-désobéissant de ma nature, répondit Andrès avec un flegme parfait.

—Tu changeras de caractère aujourd'hui.

— Pas le moins du monde, — j'aime mes habitudes.

— Eh bien, défends-toi ou meurs comme un chien, cria Juancho en tirant sa *navaja* et en roulant son manteau sur son bras.

Ces mouvements furent imités par Andrès, qui se trouva en garde avec une promptitude qui démontrait une bonne méthode, et qui surprit un peu le torero, car Andrès avait longtemps travaillé sous un des plus habiles maîtres de Séville, de même qu'on voit à Paris de jeunes élégants étudier la canne, le bâton et la savate, réduits en principes mathématiques par Lecourt et Boucher.

Juancho tournait autour de son adversaire, avançant comme un bouclier son bras gauche défendu par plusieurs épaisseurs d'étoffes, le bras droit retiré en arrière pour donner plus de jet et de détente au coup; tantôt se relevant, tantôt s'affaissant sur ses jarrets, se grandissant comme un géant, se rapetissant comme un nain, mais la pointe de son couteau rencontrait toujours la cape roulée d'Andrès prête à la parade.

Tantôt il faisait une brusque retraite, tantôt une attaque impétueuse; il sautait à droite et à gauche, balançant sa lame comme un javelot, et faisant mine de la lancer.

Andrès, à plusieurs reprises, répondit à ces attaques par des ripostes si vives, si bien dirigées, que tout autre que Juancho n'eût pu les parer. C'était vraiment un beau combat et digne d'une galerie de spectateurs érudits; mais, par malheur, toutes les fenêtres dormaient et la rue était com-

plétement déserte. Académiciens de la plage de San-Lucar, du Potro de Cordoue, de l'Albaycin de Grenade et du barrio de Triano, que n'étiez-vous là pour juger ces beaux coups !

Les deux adversaires, tout vigoureux qu'ils étaient, commençaient à se fatiguer; la sueur ruisselait de leurs tempes, leurs poitrines haletaient comme des soufflets de forge, leurs pieds trépignaient la terre plus lourdement, leurs sauts avaient moins d'élasticité.

Juancho avait senti la pointe du couteau d'Andrès pénétrer dans sa manche, et sa rage s'en était accrue; tentant un suprême effort, au risque de se faire tuer, il s'élança comme un tigre sur son ennemi.

Andrès tomba à la renverse, et sa chute fit ouvrir la porte mal fermée de la maison de Militona, devant laquelle avait lieu la bataille. — Juancho s'éloigna d'un pas tranquille. Le sereno qui passait au bout de la rue cria : Rien de nouveau, — onze heures et demie, temps étoilé et serein.

V.

Juancho s'était éloigné à la voix du garde de nuit, sans s'assurer si Andrès était mort ou seulement blessé : il croyait l'avoir tué, tant il était sûr de ce coup pour ainsi dire infaillible. — La lutte avait été loyale, et il ne se sentait aucun remords : le sombre plaisir d'être débarrassé de son rival dominait chez lui toute autre considération.

L'anxiété de Militona pendant cette lutte dont le bruit sourd l'avait attirée à la fenêtre, ne saurait se peindre : elle voulait crier, mais sa langue s'attachait à son palais, la terreur lui serrait la gorge de sa main de fer; chancelante, éperdue, à demi-folle, elle descendit l'escalier au hasard, ou plutôt se laissa glisser sur la rampe comme un corps inerte. Elle arriva juste au moment où Andrès tombait et repoussait par sa chute le battant mal clos de la porte.

Heureusement Juancho ne vit pas le mouvement plein de désespoir et de passion avec lequel la jeune fille s'était précipitée sur le corps d'An-

drès, car, au lieu d'un meurtre, il en aurait commis deux.

Elle lui mit la main sur le cœur et crut sentir qu'il battait faiblement; le sereno passait, répétant son refrain monotone; Militona l'appela à son secours,—l'honnête Gallego accourut, et mettant sa lanterne au visage du blessé, il dit :—Eh! tiens, c'est le jeune homme à qui j'ai prêté mon fanal pour lire une lettre; et il se pencha pour reconnaître s'il était mort ou vivant.

—Il respire, dit le sereno après quelques minutes d'examen. Voyons sa blessure. Mais qu'allons-nous faire de ce jeune homme, il n'est pas transportable, et, d'ailleurs, où le porterions-nous, il ne peut pas nous dire son adresse?

— Montons-le chez moi, dit Militona, puisque je suis venue la première à son secours... il m'appartient.

Le sereno appela en poussant le cri de ralliement un confrère à son aide, et tous deux se mirent à gravir avec précaution le rude escalier. Militona les suivait, soutenant le corps de sa petite main, et tâchant d'éviter les secousses au pauvre blessé, qui fut posé doucement sur le petit lit virginal, à la couverture de mousseline dentelée.

L'un des serenos alla chercher un chirurgien, et l'autre, pendant que Militona déchirait quelque linge pour faire des bandelettes et de la charpie, tâtait les poches d'Andrès pour voir s'il ne s'y trouvait pas quelque carte ou quelque lettre qui pût servir à constater son identité. Il ne trouva rien.

Militona raconta qu'elle avait entendu le bruit d'une querelle, puis un homme tomber, et ne dit

pas autre chose. Bien qu'elle n'aimât pas Juancho, elle ne l'aurait pas dénoncé pour un crime dont elle était la cause involontaire. Les violences du torero, quoiqu'elles l'effrayassent, prouvaient une passion sans borne ; et même lorsqu'on ne la partage pas, on est toujours secrètement flatté de l'inspirer.

Enfin, le chirurgien arriva et visita la blessure, qui n'avait rien de très grave : la lame du couteau avait glissé sur une côte. La force du coup et la rudesse de la chute, jointes à la perte du sang, avaient étourdi Andrès, qui revint à lui dès que la sonde toucha les bords de la plaie. Le premier objet qu'il aperçut en ouvrant les yeux, ce fut Militona qui tendait une bandelette au chirurgien. — La tia Aldonsa, accourue au bruit, se tenait debout de l'autre côté du chevet et marmottait à demi-voix des phrases de condoléance.

Le chirurgien ayant achevé le pansement, se retira et dit qu'il reviendrait le lendemain.

Andrès, dont les idées commençaient à se débrouiller, promenait un regard encore vague sur ce qui l'entourait ; il s'étonnait de se trouver dans cette chambre, blanche, sur ce chaste petit lit, entre un ange et une sorcière ; son évanouissement formait une lacune dans ses souvenirs, et il ne s'expliquait pas la transition qui l'avait amené de la rue où tout à l'heure il se défendait contre la navaja de Juancho, dans le frais paradis habité par Militona.

— Je t'avais bien dit que Juancho ferait quelque malheur. Quel regard furieux il nous lançait ! ça ne pouvait manquer ! Nous voilà dans de beaux

draps ! et quand il apprendra que tu as accueilli ce jeune homme dans ta chambre...

— Pouvais-je le laisser mourir sur ma porte, répondit Militona, moi qui suis cause de son malheur? Et, d'ailleurs, Juancho ne dira rien, il aura fort à faire pour échapper au châtiment qu'il mérite.

— Ah ! voilà le malade qui revient à lui, fit la vieille, regarde, ses yeux s'entr'ouvrent, un peu de couleur reparaît aux joues.

— N'essayez pas de parler, le chirurgien l'a défendu, dit la jeune fille, en voyant qu'Andrès essayait de balbutier quelques mots, et, avec ce petit air d'autorité que prennent les garde-malades, elle posa sa main sur les lèvres pâles du jeune homme...

... Quand l'aurore, saluée par le chant de la caille et du grillon, fit pénétrer sa lueur rose dans la chambrette, elle éclaira un tableau qui eût fait rugir Juancho de colère : Militona, qui avait veillé jusqu'au matin au chevet du lit du blessé, brisée par la fatigue et les émotions de la nuit, s'était endormie, et sa tête flottante de sommeil avait cherché, à son insu, un point d'appui au coin de l'oreiller sur lequel reposait Andrès. Ses beaux cheveux s'étaient dénoués et se répandaient en noires ondes sur la blancheur des draps, et Andrès, qui ne dormait pas, en enroulait une boucle autour d'un de ses doigts.

Il est vrai que la blessure du jeune homme et la présence de la tia Aldonsa, qui ronflait à l'autre bout de la chambre à faire envie à la pédale

de l'orgue de Notre-Dame de Séville, empêchaient toute mauvaise interprétation.

La jeune fille se réveilla, renoua ses cheveux toute honteuse, et demanda au malade comment il se trouvait :

— Bien, répondit celui-ci, én attachant sur la belle enfant un regard plein d'amour et de reconnaissance.

Les domestiques d'Andrès, voyant qu'il n'était pas rentré, crurent qu'il avait fait quelque souper joyeux, ou qu'il était allé à la campagne, et ne s'inquiétèrent pas autrement.

Fèliciana attendit vainement la visite accoutumée. Andrès ne parut pas. Le piano en souffrit. Feliciana, contrariée de cette absence, frappait les touches avec des mouvements saccadés et nerveux : car en Espagne ne pas aller voir sa novia à l'heure dite est une faute grave qui vous fait appeler ingrat et perfide. Ce n'est pas que Feliciana fût éprise bien violemment de don Andrès, la passion n'était pas dans sa nature et lui eût paru une chose inconvenante; mais elle avait l'habitude de le voir et à titre de future épouse le regardait déjà comme sa propriété ; elle alla vingt fois du piano au balcon, et contrairement à la mode anglaise qui ne veut pas qu'une femme regarde à la fenêtre, elle se pencha dans la rue pour voir si don Andrès n'arrivait pas.

Je le verrai sans doute au Prado ce soir, se dit Feliciana, par manière de consolation, et je lui ferai une verte semonce.

Le Prado à sept heures du soir, en été, est assurément une des plus belles promenades du monde ;

non qu'on ne puisse trouver ailleurs des ombrages plus frais, un site plus pittoresque, mais nulle part il n'existe une animation plus vive, un mouvement plus gai de la population.

La chaussée réservée aux voitures est bordée de chaises comme le boulevard de Gand, et de candelabres dans le goût de ceux de la place de la Concorde, qui ont remplacé les jolies potences de fer à volutes élégamment enroulées, qui naguère encore supportaient les lanternes.

Sur cette chaussée se pavanent les voitures de Londres et de Bruxelles, les tilburys, les calèches, les landaux aux portières armoriées, et quelquefois aussi le carrosse espagnol traîné par quatre mules rebondies et luisantes.

Dans le salon proprement dit, fourmille une foule incessamment renouvelée, une rivière vivante avec des courants en sens contraires, des remous et des tourbillons, qui se meut entre des quais de gens assis. — Les mantilles de dentelles blanches ou noires encadrent de leurs plis légers les plus célestes visages qu'on puisse voir. — La laideur est un accident rare. — Au Prado les laides ne sont que jolies ; les éventails s'ouvrent et se ferment avec un sifflement rapide, et les *agours* (bonjours) jetés au passage sont accompagnés de gracieux sourires ou de petits signes de main ; — c'est comme le foyer de l'Opéra au carnaval, comme un bal masqué à visage découvert.

Feliciana, qui se promenait en voiture découverte, à côté de don Geronimo, son père, cherchait vainement des yeux son fiancé, parmi les

groupes de jeunes cavaliers ; il ne vint pas, selon son habitude, caracoler près de la voiture.

Au bout de quelque temps, Feliciana ne voyant pas Andrès à l'état équestre, pensa qu'il se promenait peut-être pédestrement dans le salon, et dit à son père qu'elle avait envie de marcher.

Trois ou quatre tours faits dans le Salon et l'allée latérale la convainquirent de l'absence d'Andrès.

Un jeune Anglais recommandé à don Geronimo vint le saluer et commença une de ces conversations laborieuses que les habitants de la Grande-Bretagne ont seuls la persévérance de poursuivre avec les gloussements et les intonations les plus bizarres à travers les langues qu'ils ne savent pas.

Feliciana, qui entendait assez couramment le vicaire de Wakefield, venait au secours du jeune insulaire avec une obligeance charmante, et prodiguait les plus doux sourires à ses affreux piaulements.—Au théâtre del Circo, où ils se rendirent ensuite, elle lui expliqua le ballet et lui fit la nomenclature des loges... Andrès ne se montra pas encore.

En rentrant, Feliciana dit à son père :

— On n'a pas vu Andrès, aujourd'hui.

— C'est vrai, dit Geronimo, je vais envoyer chez lui. Il faut qu'il soit malade.

Le domestique revint au bout d'une demi-heure, et dit :

— M. Andrès de Salcedo n'a pas paru chez lui depuis hier.

VI.

Le lendemain se passa sans apporter de nouvelles d'Andrès. On alla chez tous ses amis. — Personne ne l'avait vu depuis deux jours.

Cela commençait à devenir étrange. On supposa quelque voyage subit pour affaire d'importance. Les domestiques, interrogés par don Geronimo, répondirent que leur jeune maître était sorti l'avant-veille, à six heures du soir, après avoir dîné comme à l'ordinaire, sans avoir fait aucun préparatif, ni rien dit qui pût faire soupçonner un départ. —Il était habillé d'une redingote noire, d'un gilet jaune de piqué anglais, et d'un pantalon blanc, comme pour aller au Prado.

Don Geronimo, fort perplexe, dit qu'il fallait visiter la chambre d'Andrès pour voir s'il n'avait pas laissé sur quelque meuble une lettre explicative de sa disparition.

Il n'y avait chez Andrès d'autre papier que du papier à cigarettes.

Comment justifier cette absence incompréhensible ?

Geronimo, avec la naïveté des honnêtes gens, croyait à l'omniscience et à l'infaillibilité de la police ; il eut recours à elle.

La police, personnifiée par l'alcade du quartier, mit ses lunettes sur son nez, consulta ses registres, et n'y trouva rien à dater du soir de la disparition d'Andrès, qui pût se rapporter à lui. La nuit avait été des plus calmes dans la très-noble et très-héroïque cité de Madrid : sauf quelques vols avec effraction ou escalade, quelque tapage dans les mauvais lieux, quelques rixes d'ivrognes dans les cabarets, tout avait été le mieux du monde.

— Il y a bien, dit le grave magistrat avant de refermer son livre, un petit cas de tentative de meurtre aux environs de la place de Lavapiès.

— Oh ! monsieur, répondit Geronimo déjà tout alarmé, pouvez-vous me donner quelques détails ?

— Quels vêtements portait don Andrès de Salcedo, la dernière fois qu'il est sorti de chez lui ? demanda l'officier de police, avec un air de réflexion profonde.

— Une redingote noire, répondit Geronimo, plein d'anxiété.

— Pourriez-vous affirmer, continua l'alcade, qu'elle fût précisément noire, et non pas tête de nègre, vert-bronze, solitaire ou marron, par exemple — la nuance est très-importante.

— Elle était noire, j'en suis sûr, je l'affirmerais sur l'honneur.— Oui, devant Dieu et les hom-

mes, la redingote de mon gendre futur était de cette couleur... distinguée, comme dit ma fille Feliciana.

— Vos réponses dénotent une éducation soignée, ajouta le magistrat en manière de parenthèse. Ainsi, vous êtes sûr que la redingote était noire ?

— Oui, digne magistrat, noire, telle est ma conviction, et personne ne m'en fera changer.

— La victime portait une veste ronde, dite marseillaise et de couleur tabac d'Espagne. A la rigueur, la nuit, une redingote noire pourrait passer pour une veste brune, se disait le magistrat paraissant se consulter lui-même. Don Geronimo, vos souvenirs vont-ils jusqu'à se rappeler le gilet que don Andrès avait ce soir-là?

— Un gilet de piqué anglais jaune.

— Le blessé portait un gilet bleu à boutons de filigrane; le jaune et le bleu n'ont pas beaucoup de rapport; cela ne concorde pas très bien; et le pantalon, monsieur, s'il vous plaît?

— Blanc, monsieur, de coutil de fil, à sous-pied, ajusté sur la botte. Je tiens ces détails du valet-de-chambre qui a aidé Andrès dans sa toilette le jour fatal.

— Le procès-verbal marque pantalon large de drap gris, souliers blancs de peau de veau. — Ce n'est pas cela. — Ce costume est celui d'un majo, d'un petit-maître de la classe du peuple qui aura reçu ce mauvais coup à la suite de quelque bataille en l'honneur d'une donzelle à jupon court. Malgré toute la bonne volonté du monde, nous ne saurions reconnaître M. de Salcedo dans ce personnage.

Voici, du reste, le signalement du blessé, relevé avec beaucoup de soin par le sereno : — figure ovale, menton rond, front ordinaire, nez moyen, pas de signes particuliers. Reconnaissez-vous M. de Salcedo à ce portrait?

— Pas le moins du monde, répondit avec conviction don Geronimo... Mais comment retrouver la trace d'Andrès...

— Ne vous en inquiétez pas; la police veille sur les citoyens, elle voit tout, elle entend tout, elle est partout; rien ne lui échappe; Argus n'avait que cent yeux, elle en a mille et qui ne se laissent pas endormir par des airs de flûte. Nous retrouverons don Andrès, fût-il au fond des enfers. Je vais mettre deux agents en route, les plus fines mouches qui aient jamais existé, Argamasilla et Covachuelo, et dans vingt-quatre heures nous saurons à quoi nous en tenir.

Don Geronimo remercia, salua et sortit plein de confiance.

Les deux spirituels agents allèrent d'abord à la maison d'Andrès, et firent causer adroitement les valets sur les habitudes de leur maître. Ils apprirent que don Andrès prenait du chocolat le matin, faisait la sieste à midi, s'habillait sur les trois heures, allait chez dona Feliciana Vasquez de los Rios, dînait à six heures et rentrait se coucher vers minuit, après la promenade ou le spectacle,—ce qui donna profondément à réfléchir aux deux agents. — Ils surent aussi qu'en sortant de chez lui, Andrès avait descendu la rue d'Alcala jusqu'à la calle Ancha de Peligros — ce détail précieux leur fut

donné par un portefaix asturien qui se tenait habituellement devant la porte.

Ils se transportèrent rue de Peligros, et parvinrent à découvrir qu'Andréa y avait effectivement passé l'avant-veille, à six heures et quelques minutes, — de fortes présomptions pouvaient faire croire qu'il avait suivi son chemin par la rue de la Cruz.

Ce résultat important obtenu, fatigués par la violente contention d'esprit qu'il avait fallu pour y parvenir, ils entrèrent dans un ermitage, c'est ainsi qu'on appelle les cabarets à Madrid, et se mirent à jouer aux cartes en sablant une bouteille de vin de Manzanilla.—La partie dura ainsi jusqu'au matin.

Après un court sommeil ils reprirent leurs recherches et parvinrent à suivre rétrospectivement Andrès jusqu'aux environs du Rastro; là ils perdirent ses traces, personne ne pouvait plus leur donner de nouvelles du jeune homme en redingote noire, en gilet de piqué jaune, en pantalon blanc. Evaporation complète!

Ils errèrent longtemps aux alentours du Rastro, interrogèrent quelques marchands, et n'en purent tirer rien autre chose. Ils s'adressèrent même à la boutique où Andrès s'était travesti, mais c'était la femme qui les reçut et c'était le mari qui avait vendu les habits; elle ne put donc leur donner aucun renseignement.

Tel fut le résultat de la journée. — Don Geronimo retourna à la police, qui lui répondit gravement qu'on était sur la trace des coupables, mais qu'il ne fallait rien compromettre par trop de pré-

cipitation. — Le brave homme, émerveillé, répéta la réponse de la police à Feliciana qui leva les yeux au ciel, poussa un soupir et ne crut pas se permettre une exclamation trop forte pour la circonstance en disant : Pauvre Andrès !

Un fait bizarre vint compliquer cette ténébreuse affaire. Un jeune drôle, d'une quinzaine d'années environ, avait déposé dans la maison d'Andrès un paquet assez gros, et s'était précipitamment retiré, en jetant cette phrase : Pour remettre à M. Salcedo.

Cette phrase, si simple en apparence, parut une infernale ironie lorsqu'on ouvrit le paquet.

Il renfermait, — devinez quoi? — la redingote noire, le gilet de piqué jaune, le pantalon blanc de l'infortuné Andrès, et ses jolies bottes vernies à la tige de maroquin rouge. On avait poussé le sarcarme jusqu'à rouler les gants de Paris l'un dans l'autre, avec beaucoup de soin.

Cependant l'examen des habits envoyés rendit encore les dignes agents plus perplexes.

Le drap de la redingote était parfaitement intact; aucun trou triangulaire ou rond, accusant le passage d'une lame ou d'une balle, ne s'y montrait. Peut-être la victime avait-elle été étouffée? Alors il y aurait eu lutte; le gilet et le pantalon n'auraient pas eu cette fraîcheur; ils seraient tordus, fripés, déchirés; on ne pouvait supposer qu'Andrès de Salcedo se fût déshabillé lui-même avec précaution avant la perpétration du crime et livré tout nu aux poignards de ses assassins pour ménager ses hardes : — c'eût été une petitesse!

Covachuelo, qui était le plus logicien des deux,

après s'être tenu pendant un quart d'heure les tempes à deux mains pour empêcher l'intensité de la méditation de faire éclater son front de génie, émit cette idée triomphante :

— Si le seigneur Andrès de Salcedo n'est pas mort, il doit être vivant, car ce sont les deux manières d'être de l'homme ; je n'en connais pas une troisième.

Argamasilla fit un signe de tête en manière d'adhésion.

— S'il vit, ce dont j'ai la persuasion, il ne doit pas aller sans vêtement, *mors ferarum*. Il n'avait aucun paquet en sortant de chez lui ; et comme voilà ses habits, il doit en avoir acheté d'autres nécessairement.

— Je ne pense pas que don Andrès eût fait préparer d'avance des habits dont il se serait revêtu plus tard dans une maison du quartier où nous avons perdu ses traces ; il doit avoir acheté des nippes chez quelque fripier, après avoir renvoyé ses propres vêtements.

Nous allons fouiller toutes les boutiques des fripiers et des marchands d'habits tout faits de la ville, nous examinerons leurs registres de vente, et nous aurons, de cette manière, le nouveau signalement du seigneur Salcedo. Allons, en route, Argamasilla, tu vas visiter les tailleurs de la Calle-Mayor ; moi, je confesserai les fripiers du Rastro.

Au bout de quelques heures les deux amis faisaient leur rapport à l'alcade.

Argamasilla raconta minutieusement et compendieusement le résultat de ses recherches. Un individu revêtu d'un costume de *majo*, paraissant fort

agité, avait acheté et payé sans faire d'observation sur le prix (signe d'une grande préoccupation morale), un frac et un pantalon noirs, chez un des principaux maîtres tailleurs établis sous les piliers de la Calle-Mayor.

Covachuelo dit qu'un marchand du Rastro avait vendu une veste, un gilet et une ceinture de manolo à un homme en redingote noire et en pantalon blanc, qui, selon toute probabilité, n'était autre que don Andrès de Salcedo en personne.

Tous deux s'étaient déshabillés dans l'arrière-boutique et étaient sortis revêtus de leurs nouveaux costumes, qui, vu la classe de la société à laquelle ceux qui les portaient semblaient appartenir, étaient à coup sûr des déguisements.—Dans quel but, le même jour et presqu'à la même heure, un homme du monde avait-il pris la veste de *majo*, et un *majo* le frac d'un homme du monde? c'est ce que les faibles moyens d'agents subalternes comme les pauvres Argamasilla et Covachuelo ne sauraient décider, mais que devinerait infailliblement la haute perspicacité du magistrat devant lequel ils avaient l'honneur de parler.

Quant à eux, sauf meilleur avis, ils pensaient que cette disparition mystérieuse, cette coïncidence singulière de travestissements, ces habits renvoyés par manière de défi, toutes ces choses d'une étrangeté inexplicable devaient se rattacher à quelque grande conspiration ayant pour but de mettre sur le trône Espartero ou le comte de Montemolin.

L'alcade écouta ce rapport remarquable avec

toute l'attention qu'il méritait, et dit aux deux agents :

— Avez-vous quelques renseignements sur les démarches faites par ces deux individus après leur travestissement réciproque ?

— Le majo habillé en homme du monde, a été se promener dans le salon du Prado, est entré au théâtre del Circo, et a pris une glace au Café de la Bourse, répondit Argamasilla.

— L'homme du monde, habillé en majo, a fait plusieurs tours sur la place de Lavapiès et dans les rues adjacentes, flânant, lorgnant les manolas aux fenêtres, ensuite il a bu une limonade à la neige, dans une *orchateria de Chufas*, déposa Covachúelo.

— Chacun a pris le caractère de son costume, dissimulation profonde, infernale habileté, dit l'alcade ; l'un voulait se populariser et sonder les sentiments de la basse classe ; l'autre voulait assurer la classe haute de la sympathie et de la coopération populaires.

—Argamasilla et Covachuelo, vous aurez votre gratification. Mais ne savez-vous pas ce que sont devenus vos deux criminels, car ils le sont, après les allées et les venues exigées par leurs funestes projets.

—Nous l'ignorons, car il faisait déjà sombre, et comme nous ne pouvons obtenir sur des démarches extérieures et passées que des témoignages oculaires et peu détaillés, nous avons perdu leur trace à dater de la nuit.

—Diable ! c'est fâcheux, reprit l'alcade.

—Oh ! nous les retrouverons, s'écrièrent les deux amis avec enthousiasme.

Don Geronimo revint dans la journée pour savoir s'il y avait des nouvelles.

Le magistrat le reçut assez sèchement ; et comme don Geronimo Vasquez se confondait en excuses et demandait pardon d'avoir été sans doute importun, il lui dit :

— Vous devriez bien ne pas vous intéresser si ostensiblement à don Andrès de Salcedo ; il est impliqué dans une vaste conspiration dont nous sommes à la veille de saisir tous les fils.

— Andrès conspire ! s'écria don Geronimo, lui !

— Lui! répéta d'un ton péremptoire l'officier de police.

— Un garçon si doux, si tranquille, si gai, si inoffensif!

— Il feignait la douceur comme Brutus contrefaisait la folie, moyen de cacher son jeu et de détourner l'attention. Nous connaissons cela, nous autres vieux renards. Ce qui pourrait lui arriver de mieux c'est qu'on ne le retrouvât pas. Souhaitez-le pour lui.

Le pauvre Geronimo se retira très-penaud et très-honteux de son peu de perspicacité. Lui qui connaissait Andrès depuis l'enfance et l'avait fait sauter tout petit sur ses genoux, il ne se doutait pas le moins du monde qu'il avait accueilli dans sa maison un conspirateur d'une espèce si dangereuse.

Les deux agents se livrèrent à de nouvelles recherches et découvrirent que le jeune homme blessé et recueilli par Militona était le même qui avait acheté des habits au Rastro. Le rapport du sereno

et celui du fripier concordaient parfaitement. Veste chocolat, gilet bleu, ceinture rouge, il n'y avait pas à s'y tromper.

Cette circonstance dérangeait un peu les espérances d'Argamasilla et de Covachuelo relativement à la conspiration. La disparition d'Andrès leur eût été plus commode. La chose avait l'air de se réduire à une simple intrigue amoureuse, à une innocente querelle de rivaux, à un meurtre pur et simple, ce qu'il y a au monde de plus insignifiant. Les voisins avaient entendu la sérénade ; tout s'expliquait.

Covachuelo dit en soupirant :

— Je n'ai jamais eu de bonheur.

Argamasilla répondit d'un ton larmoyant :

— Je suis né sous une étoile enragée !

Pauvres amis ! flairer une conspiration et mettre la main sur une méchante petite rixe suivie seulement de blessures graves ! C'était navrant.

Retournons à Juancho que nous avons abandonné depuis son combat au couteau contre Andrès. Une heure après il était retourné, à pas de loup, sur le théâtre de la lutte, et à sa grande surprise il n'avait pas retrouvé le corps à la place où il était certain de l'avoir vu tomber ; son adversaire s'était-il relevé et traîné plus loin dans les convulsions de l'agonie? — Avait-il été ramassé par les serenos? c'est ce qu'il ne pouvait savoir. Devait-il, lui Juancho, rester ou s'enfuir? — Sa fuite le dénoncerait, et d'ailleurs l'idée de s'éloigner de Militona, de la laisser libre d'agir à son caprice, était insupportable à sa jalousie. La nuit était obscure, la rue dé-

serte, personne ne l'avait vu qui pourrait l'accuser.

Cependant, le combat avait duré assez longtemps pour que son adversaire le reconnût, car les toreros comme les acteurs ont des figures notoires; — et s'il n'était pas mort sur le coup, comme l'on pouvait le supposer, peut-être l'avait-il dénoncé. Juancho, qui était en délicatesse avec la police pour ses vivacités de couteau, courrait risque, s'il était pris, d'aller passer quelques étés dans les possessions espagnoles en Afrique, à Ceuta ou à Melilla.

Il s'en alla donc chez lui, fit sortir dans la cour son cheval de Cordoue, lui jeta une couverture bariolée sur le dos et partit au galop.

Déjà il était à plus de quatre lieues de Madrid, lorsque la pensée de Militona se présenta si vivement à son esprit qu'il se sentit incapable d'aller plus loin. — Il crut que son coup n'avait pas été bien porté et que son rival n'avait peut-être qu'une légère blessure; il se le figura guéri aux genoux de Militona souriante.

Une sueur froide lui baigna le front; ses dents s'engrenèrent les unes dans les autres sans qu'il pût les desserrer; ses genoux convulsifs serrèrent si violemment les flancs de son cheval que la noble bête, les côtes ployées, manquant de respiration, s'arrêta court. Juancho souffrait comme si on lui eût plongé dans le cœur des aiguilles rougies au feu.

Il tourna bride et revint vers la ville comme un ouragan. Quand il arriva, son cheval noir était blanc d'écume; il n'était que cinq heures du ma-

tin; il courut à la rue del Polvar. — La lampe de Militona brillait, chaste et tremblante étoile, à l'angle du vieux mur. Le torero essaya d'enfoncer la porte de l'allée; mais en dépit de sa force prodigieuse il ne put en venir à bout. Militona avait soigneusement baissé les barres de fer à l'intérieur. Juancho rentra chez lui, brisé, malheureux à faire pitié, et dans l'incertitude la plus horrible; car il avait vu deux ombres sur le rideau de Militona. Se fût-il donc trompé de victime?

Quand le jour eut paru, le torero, embossé dans sa cape et le chapeau sur les yeux, vint écouter les différentes versions qui circulaient dans le voisinage sur l'événement de la nuit; il apprit que le jeune homme n'était pas mort, et que, déclaré non transportable, il occupait la chambre de Militona, qui l'avait recueilli, action charitable dont les commères du quartier la louaient fort. Malgré sa vigueur, il sentit ses genoux chanceler et fut forcé de s'appuyer à la muraille; son rival dans la chambre et sur le lit de Militona! Le neuvième cercle de l'enfer n'aurait pu inventer pour lui une torture plus horrible.

Prenant une résolution suprême, il entra dans la maison et commença à gravir l'escalier d'un pas plus lourd et plus sinistrement sonore que celui de la statue du commandeur.

VII.

Arrivé au palier du premier étage, Juancho, chancelant, éperdu, s'arrêta et demeura comme pétrifié ; il avait peur de lui-même et des choses terribles qui allaient se passer. Cent mille idées lui traversèrent la tête en une minute. Se contenterait-il de trépigner son rival et de lui faire rendre ce qui lui restait de son souffle abhorré? Tuerait-il Militona ou mettrait-il le feu à la maison? Il flottait dans un océan de projets horribles, insensés, tumultueux. Pendant un court éclair de raison, il fut sur le point de descendre et avait même déjà fait une demi-conversion de corps; mais la jalousie lui enfonça de nouveau son épine empoisonnée dans le cœur, et il commença à gravir la rude échelle.

A chaque degré, il répétait en grinçant comme une bête fauve :

— Dans sa chambre!... dans sa chambre!... Et machinalement il ouvrait et il fermait son long couteau d'Albacète qu'il avait tiré de sa ceinture.

Il arriva enfin devant la porte, et là, retenant sa respiration, il écouta.

Que se passait-il dans cette chambre silencieuse, derrière cette porte, faible rempart qui le séparait de son ennemi? — Militona, compatissante et tendrement inquiète, se penchait sans doute vers la couche du blessé pour épier son sommeil et calmer ses souffrances.

— Oh! se dit-il, si j'avais su qu'il ne fallait qu'un coup de couteau dans la poitrine pour te plaire et t'attendrir, ce n'est pas à lui, mais à moi que je l'aurais donné; dans ce funeste combat, je me serais découvert exprès pour tomber mourant devant ta maison. Mais tu m'aurais laissé me tordre sur le pavé sans secourir mon agonie; car je ne suis pas un joli monsieur à gants blancs et à redingote pincée, moi.

Cette idée, réveillant sa fureur, il heurta violemment.

Andrès tressaillit sur sa couche de douleur; Militona, qui était assise près de son lit, se leva droite et pâle comme poussée par un ressort; la tia Aldonza devint verte, et fit un signe de croix en baisant son pouce.

Le coup était si bref, si fort, si impératif, qu'il n'y avait pas moyen de ne pas ouvrir. Un autre coup pareil à celui-là, et la porte tombait en dedans.

La tia Aldonza ouvrit le judas d'une main tremblante, et par le trou carré aperçut la tête de Juancho.

Le masque de Méduse, blafard au milieu de sa chevelure vipérine et verdâtre, n'eût pas produit

un effet plus terrible sur la pauvre vieille ; elle voulut appeler, mais aucun son ne put s'exhaler de sa gorge aride ; elle resta les doigts écartés, les prunelles fixes, la bouche ouverte avec son cri figé, comme si elle eût été changée en pierre.

Il est vrai que la tête du torero, ainsi encadrée, n'avait rien de rassurant : une auréole rouge encadrait ses yeux ; il était livide, et ses pommettes, abandonnées par le sang, faisaient deux taches blanches dans sa pâleur ; ses narines, dilatées, palpitaient comme celles des bêtes féroces flairant une proie ; ses dents mordaient sa lèvre toute gonflée de leurs empreintes. La jalousie, la fureur et la vengeance combattaient sur cette physionomie bouleversée.

Tout courageux qu'il fût, Andrès éprouva ce sentiment de malaise que les hommes les plus braves ressentent en face d'un péril contre lequel ils sont sans défense ; il étendit machinalement la main comme pour chercher quelqu'arme.

Voyant qu'on n'ouvrait pas, Juancho appuya son épaule et fit une pesée ; les ais crièrent et le plâtre commença à se détacher autour des gonds et de la serrure.

Militona se mettant devant Andrès, dit d'une voix ferme et calme à la vieille, folle de terreur :

— Aldonza, ouvrez, je le veux.

Aldonza tira le verrou, et se rangeant contre le mur, elle renversa le battant de la porte sur elle, pour se couvrir comme le belluaire qui lâche un tigre dans l'arène, ou le garçon de toril

donnant la liberté à une bête de Gaviria ou de Colmenar.

Juancho, qui s'attendait à plus de résistance, entra lentement, un peu déconcerté de n'avoir pas trouvé d'obstacles. Mais un regard jeté sur Andrès, couché sur le lit de Militona, lui rendit toute sa colère.

Il saisit le battant de la porte, auquel se cramponnait de toute sa force la tia Aldonza, croyant sa dernière heure arrivée, et la referma malgré les efforts de la pauvre femme; puis il s'y appuya le dos et croisa les bras sur sa poitrine.

— Grand Dieu ! murmurait la vieille, claquant des dents, il va nous massacrer ici tous les trois. Si j'appelais au secours par la fenêtre.

Et elle fit un pas de ce côté. Mais Juancho, devinant son intention, la rattrapa par un pan de sa robe, et, d'un mouvement brusque, la replaqua au mur avec un morceau de jupe de moins.

—Sorcière, n'essaie pas de crier ou je te tords le col comme à un poulet, et je te fais rendre ta vieille âme au diable. Ne te mets pas entre moi et l'objet de ma colère, ou je t'écraserai en allant à lui. Et en disant cela, il montrait Andrès, faible et pâle, et tâchant de soulever un peu sa tête de dessus l'oreiller.

La situation était horrible : cette scène n'avait fait aucun bruit qui pût alarmer les voisins. Et, d'ailleurs, les voisins, retenus par la terreur qu'inspirait Juancho, se seraient plutôt enfermés chez eux qu'ils n'auraient eu l'idée d'intervenir dans un semblable débat; aller chercher la police ou la force armée demandait beaucoup de temps, et il aurait

fallu que quelqu'un du dehors fût prévenu, car il n'y avait pas moyen de songer à s'échapper de la chambre fatale.

Aussi le pauvre Andrès, déjà frappé d'un coup de couteau, affaibli par la perte de son sang, n'ayant pas d'armes et hors d'état d'en faire usage quand il en aurait eu, embarrassé de linges et de couvertures, se trouvait à la merci d'un brutal ivre de jalousie et de rage, sans qu'aucun moyen humain pût le défendre. Tout cela parce qu'il avait regardé le profil d'une jolie manola à la course de taureaux. — Il est permis de croire qu'en ce moment il regrettait le piano, le thé et les mœurs prosaïques de la civilisation. Cependant, il jeta un regard suppliant à Militona, comme pour la prier de ne pas essayer une lutte inutile, et il la trouva si radieusement belle dans la blancheur de son épouvante, qu'il ne fut pas fâché de l'avoir connue même à ce prix.

Elle était là debout, une main appuyée sur le bord du lit d'Andrès, qu'elle semblait vouloir défendre, et l'autre étendue vers la porte avec un geste de suprême majesté :

— Que venez-vous faire ici, meurtrier? dit-elle à Juancho d'une voix vibrante; il n'y a qu'un blessé dans cette chambre où vous cherchez un amant; retirez-vous. — N'avez-vous pas peur que la plaie se mette à saigner en votre présence? N'est-ce pas assez de tuer, faut-il encore *assassiner?*

La jeune fille accentua ce mot d'une façon si singulière et l'accompagna d'un regard si profond, que Juancho se troubla, rougit, pâlit, et sa phy-

sionomie de féroce devint inquiète. Après un silence, il dit d'une voix entrecoupée :

— Jure-moi sur les reliques de Monte-Sagrado, et sur l'image de Notre-Dame-del-Pilar, par ton père qui fut un héros, par ta mère qui fut une sainte, que tu n'aimes pas ce jeune homme, et je me retire sur-le-champ !

Andrès attendit avec anxiété la réponse de Militona.

Elle ne répondit pas.

Ses longs cils noirs s'abaissèrent sur ses joues que colorait une imperceptible rougeur.

Bien que ce silence pût être un arrêt de mort pour lui, Andrès, qui avait attendu la réponse de Militona avec anxiété, se sentit le cœur inondé d'une satisfaction indicible.

— Si tu ne veux pas jurer, continua Juancho, affirme-le-moi simplement. Je te croirai ; tu n'as jamais menti ; mais tu gardes le silence, il faut que je le tue. Et il s'avança vers le lit, son couteau ouvert. — Tu l'aimes !

— Eh bien ! oui, s'écria la jeune fille avec des yeux étincelants et une voix tremblante d'une colère sublime. S'il doit mourir à cause de moi, qu'il sache du moins qu'il est aimé ; qu'il emporte dans la tombe ce mot, qui sera sa récompense et ton supplice.

Juancho, d'un bond, fut à côté de Militona, dont il saisit rudement le bras.

— Ne répète pas ce que tu viens de dire, ou je ne réponds plus de moi, et je te jette, avec ma navaja dans le cœur, sur le corps de ce mignon.

— Que m'importe ! dit la courageuse enfant. Crois-tu que je vivrai s'il meurt ?

Andrès, par un effort suprême, essaya de se relever sur son séant. Il voulut crier ; une écume rose monta à ses lèvres ; sa plaie s'était rouverte. Il retomba évanoui sur son oreiller.

— Si tu ne sors pas d'ici, dit Militona en voyant Andrès en cet état, je croirai que tu es vil, infâme et lâche ; je croirai ce qu'on a dit de toi ; je croirai que tu aurais pu sauver Dominguez lorsque le taureau s'est agenouillé sur sa poitrine, et que tu ne l'as pas fait parce que tu en étais bassement jaloux.

— Militona ! Militona ! vous avez le droit de me haïr, quoique jamais femme n'ait été aimée par un homme comme vous par moi ; mais vous n'avez pas le droit de me mépriser. Rien ne pouvait arracher Dominguez à la mort.

— Si vous ne voulez pas que je vous regarde comme un assassin, retirez-vous sur-le-champ.

— Oui, j'attendrai qu'il soit guéri, répondit Juancho d'un ton sombre ; soignez-le bien !... J'ai juré que, moi vivant, vous ne seriez à personne.

Pendant ce débat, la vieille, entrebâillant la porte, avait été sonner l'alarme dans le voisinage et requérir main-forte.

Cinq ou six hommes se précipitèrent sur Juancho, qui sortit de la chambre avec une grappe de *muchachos* suspendue après lui ; il les secoua et les jeta contre les murs, comme le taureau fait des chiens, sans qu'aucun pût mordre et l'arrêter.

Puis il s'enfonça d'un pas tranquille dans le dédale de rues qui entourent la place de Lavapiès.

Cette scène aggrava l'état d'Andrès, qui fut pris

d'une fièvre violente et délira toute la journée, toute la nuit et le jour suivant. Militona le veilla avec la plus délicate et la plus amoureuse sollicitude.

Pendant ce temps-là, Argamasilla et Covachuelo, comme nous l'avons raconté à nos lecteurs, par leurs industrieuses démarches, étaient parvenus à découvrir que le manolo, blessé rue del Povar, n'était autre que M. de Salcedo, et l'alcade du quartier avait écrit à don Geronimo, que le jeune homme auquel il s'intéressait avait été retrouvé chez une manola de Lavapiès qui l'avait recueilli à moitié mort, devant sa porte et couvert, on ne savait pourquoi, d'un vêtement de *majo*.

Feliciana, à cette nouvelle, se posa cette question, à savoir si une jeune fiancée peut aller voir, en compagnie de son père ou d'une parente respectable, son fiancé dangereusement blessé? N'y a-t-il pas quelque chose de choquant à ce qu'une demoiselle bien élevée voie prématurément un homme dans un lit? Ce spectacle, quoique rendu chaste par la sainteté de la maladie, n'est-il pas de ceux que doit se refuser une vierge pudique? — Mais cependant, si Andrès allait se croire abandonné et mourir de chagrin! Ce serait bien triste.

— Mon père, dit Feliciana, il faudra que nous allions voir ce pauvre Andrès.

—Volontiers, ma fille, répondit le bonhomme; j'allais te le proposer.

VIII.

Grâce à la force de sa constitution et aux bons soins de Militona, Andrès fut bientôt en voie de guérison; il put parler et s'asseoir un peu sur son séant; le sentiment de sa situation lui revint : elle était assez embarrassante.

Il présumait bien que sa disparition devait avoir jeté Feliciana, don Geronimo et ses autres amis dans une inquiétude qu'il se reprochait de ne pas faire cesser; et pourtant il ne se souciait guère de faire savoir à sa novia qu'il était dans la chambre d'une jolie fille, pour le compte de laquelle il avait reçu un coup de navaja; cette confession était difficile, et cependant il était impossible de ne pas la faire.

L'aventure avait pris ses proportions toutes différentes de celles qu'il avait voulu d'abord lui donner; il ne s'agissait plus d'une intrigue légère avec une fillette sans conséquence. Le dévoûment et le courage de Militona la plaçaient sur une toute autre ligne. Que dirait-elle lorsqu'elle apprendrait

qu'Andrès avait engagé sa foi ? — L'idée du courroux de Feliciana touchait moins le jeune blessé que celle de la douleur de Militona. Pour l'une il s'agissait d'une *impropriété*, pour l'autre d'un désespoir.—Cet aveu d'amour si noblement jeté en face d'un danger suprême devait-il avoir une telle récompense? Ne fallait-il pas qu'il protégeât désormais la jeune fille contre les fureurs de Juancho, qui pouvait revenir à la charge et recommencer ses violences?

Andrès faisait tous ces raisonnements et bien d'autres;—tout en réfléchissant, il regardait Militona, qui, assise près de la fenêtre, tenait en main quelqu'ouvrage, car une fois le trouble des premiers moments passé, elle avait repris sa vie laborieuse.

En comparant cette chambre si simple à l'appartement prétentieux et de mauvais goût de dona Feliciana, Andrès trouva la pendule, les rideaux, les statuettes et les petits chiens de verre filé de sa fiancée encore plus ridicules.

Un tintement argentin se fit entendre dans la rue.

C'était le troupeau des chèvres laitières qui passaient en agitant leurs sonnettes.

— Voilà mon déjeuner qui arrive, dit gaîment Militona en posant son ouvrage sur la table, il faut que je descende pour l'arrêter au passage; je vais aujourd'hui prendre un pot plus grand, puisque nous sommes deux et que le médecin vous a permis de manger quelque chose.

— Vous n'aurez pas en moi un convive difficile à nourrir, répondit Andrès en souriant.

— Bah! l'appétit vient en mangeant lorsque le pain est blanc et le lait pur, et mon fournisseur ne me trompe pas.

En disant ces mots, elle disparut en fredonnant à mi-voix un couplet de vieille chanson.

Au bout de quelques minutes elle revint les joues roses, la respiration haute d'avoir monté si vite les marches du raide escalier, tenant sur la paume de sa main le vase plein d'un lait écumant.

— J'espère, monsieur, que je ne vous ai pas laissé longtemps seul. Quatre-vingts marches descendre et surtout à monter !

— Vous êtes vive et preste comme un oiseau. Tout à l'heure ce noir escalier devait ressembler à l'échelle de Jacob.

— Pourquoi? demanda Militona avec la plus parfaite naïveté, ne se doutant pas qu'on lui tendait un madrigal.

— Parce qu'il en descendait un ange, répondit Andrès en attirant à ses lèvres une des mains de Militona qui venait de faire deux parts du lait.

— Allons, flatteur, mangez et buvez ce qui vous revient; vous m'appelleriez archange que vous n'en auriez pas davantage.

Elle lui tendit une tasse brune à demi-pleine avec un petit quartier de ce délicieux pain mat et serré, d'une blancheur éblouissante, particulier à l'Espagne.

— A propos, dit-elle, vous allez m'expliquer, maintenant que vous pouvez parler, pourquoi vous que j'ai rencontré à la place de Taureaux pincé dans une jolie redingote, habillé à la der-

nière mode de Paris, je vous ai retrouvé devant ma porte vêtu en manolo. Quand étiez-vous déguisé ? Ici ou là-bas ? Bien que je n'aie pas grand usage du monde, je crois que la première forme sous laquelle je vous ai vu était la vraie. Vos petites mains blanches qui n'ont jamais travaillé le prouveraient.

—Vous avez raison, Militona, le désir de vous revoir et la crainte d'attirer sur vous quelque danger, m'avaient fait prendre cette veste, cette ceinture et ce chapeau ; mes vêtements habituels auraient trop vite appelé l'attention sur moi dans ce quartier. Avec les autres je n'étais qu'une ombre dans la foule où nul œil ne pouvait me reconnaître que l'œil de la jalousie.

— Et celui de l'amour, reprit Militona en rougissant. Votre travestissement ne m'a pas trompé une minute : j'aurais cru que la phrase que je vous avais dite au Cirque vous aurait arrêté ; je le désirais, car je prévoyais ce qui n'a pas manqué d'arriver, et pourtant j'eusse été fâchée d'être trop bien obéie.

— Et ce terrible Juancho, me permettez-vous quelque question sur son compte?

— Ne vous ai-je pas dit, sous la pointe de son couteau, que je vous aimais ? N'ai-je pas ainsi répondu d'avance à tout? répliqua la jeune fille en tournant vers Andrès ses yeux illuminés d'innocence, son front radieux de sincérité.

Tous les doutes qui avaient pu s'élever dans son esprit à l'endroit de la liaison du torero et de la jeune fille s'évanouirent comme une vaine fumée.

— Du reste, si cela peut vous faire plaisir, cher

malade, je vous raconterai mon histoire et la sienne en quatre mots. Commençons par moi. Mon père, obscur soldat, a été tué pendant la guerre civile en combattant comme un héros pour la cause qu'il croyait la meilleure. Ses hauts faits seraient chantés par les poètes si, au lieu d'avoir eu pour théâtre quelque gorge étroite de montagne dans une sierra de l'Aragon, ils avaient été accomplis sur quelque champ de bataille illustre. Ma digne mère ne put survivre à la perte d'un époux adoré, et je restai orpheline à treize ans, sans autres parents au monde qu'Aldonza, pauvre elle-même, et qui ne pouvait m'être d'un grand secours.

Cependant, comme il me faut bien peu, j'ai vécu du travail de mes mains sous ce ciel indulgent de l'Espagne, qui nourrit ses enfants de soleil et de lumière ; — ma plus grande dépense, c'était d'aller voir les lundis la course de taureaux ; là, Juancho me vit, et conçut pour moi un amour insensé, une passion frénétique. Malgré sa mâle beauté, ses costumes brillants, ses exploits surhumains, il ne m'inspira jamais rien... Tout ce qu'il faisait, et qui aurait dû me toucher, augmentait mon aversion pour lui. L'amour est indépendant de notre volonté; Dieu nous l'envoie quand il lui plaît et pour qui lui plaît. — Voyant que je ne l'aimais pas, Juancho tomba dans la méfiance et dans la jalousie; il m'entoura de ses obsessions, il me surveilla, m'épia et chercha partout des rivaux imaginaires. Il me fallut veiller sur mes yeux et sur mes lèvres; un regard, une parole devenaient pour Juancho le prétexte de quelque affreuse querelle ; il faisait la solitude autour de moi et m'entourait

d'un cercle d'épouvante que bientôt nul n'eût osé franchir.

— Et que j'ai rompu à jamais, je l'espère, car je ne pense pas que Juancho revienne à présent.

— Pas de si tôt du moins, car il doit se cacher pour éviter les poursuites jusqu'à ce que vous soyez guéri. — Mais vous, qui êtes-vous? Il est bien temps de le demander, n'est-ce pas?

— Andrès de Salcedo est mon nom. J'ai assez de fortune pour ne faire que ce qui me paraît honorable, et je ne dépends de personne au monde.

— Et vous n'avez pas quelque novia bien belle, bien parée, bien riche? dit Militona avec une curiosité inquiète.

Andrès aurait bien voulu ne pas mentir, mais la vérité n'était pas aisée à dire. Il fit une réponse vague.

Militona n'insista pas, mais elle pâlit un peu et devint rêveuse.

— Pourriez-vous me faire donner une plume et un carré de papier? je voudrais écrire à quelques amis, qui doivent être inquiets de ma disparition, et les rassurer sur mon sort.

La jeune fille finit par trouver au fond de son tiroir une vieille feuille de papier à lettre, une plume tordue, et une écritoire où l'encre desséchée formait comme un enduit de laque.

Quelques gouttes d'eau rendirent à la noire bourbe sa fluidité primitive, et Andrès put griffonner, sur ses genoux, le billet suivant adressé à don Geronimo Vasquez de los Rios :

« Mon futur beau-père,

» Ne soyez pas inquiet de ma disparition : un

accident, qui n'aura pas de suites graves, me retient pour quelque temps dans la maison où l'on m'a recueilli. J'espère, dans quelques jours, pouvoir aller mettre mes hommages aux pieds de dona Feliciana.

» ANDRÈS DE SALCEDO. »

La tia Aldonza porta la missive à la poste, et Andrès, tranquille de ce côté-là, s'abandonna sans réserve aux sensations poétiques et douces que lui inspirait cette pauvre chambre rendue si riche par la présence de Militona.

Don Geronimo, ayant reçu la lettre d'Andrès, la porta à sa fille, et lui dit d'un air de jubilation :

— Tiens, Feliciana, une lettre de ton fiancé.

IX.

Feliciana prit d'un air assez dédaigneux le papier que lui tendait son père, fit la remarque qu'il n'était nullement glacé, et dit :

— Une lettre sans enveloppe et fermée avec un pain à cacheter ! Quelle faute de savoir vivre ! mais il faut pardonner quelque chose à la rigueur de la situation ! Pauvre Andrès ! quoi ! pas même un cahier de papier à lettres Victoria ! pas même un bâton de cire d'Alcroft Regents'-quadrant ! Qu'il doit être malheureux ! A-t-on idée d'une feuille de chou pareille, sir Edwards, ajouta-t-elle en passant, après l'avoir lue, la lettre au jeune gentleman du Prado fort assidu dans la maison depuis l'absence d'Andrès.

— Ho ! gloussa péniblement l'aimable insulaire, les sauvages en Australie font mieux que cela ! c'est l'enfance de l'industrie ; à Londres, on ne voudrait pas de ce chiffon pour envelopper les bougies de suif.

—Parlez anglais, sir Edwards, dit Feliciana ; vous savez que j'entends cette langue.

—No! je aime mieux perfectionner moi dans l'espagnol, langage qui est le vôtre.

Cette galanterie fit sourire Feliciana. Sir Edwards lui plaisait assez. Il réalisait bien mieux qu'Andrès son idéal d'élégance et de comfortable. C'était, sinon le plus civil, du moins le plus civilisé des hommes. Tout ce qu'il portait était fait d'après les procédés les plus nouveaux et les plus perfectionnés. Chaque pièce de ses vêtements relevait d'un brevet d'invention et était taillée dans une étoffe patentée imperméable à l'eau et au feu. Il avait des canifs qui étaient en même temps des rasoirs, des tire-bouchons, des cuillers, des fourchettes et des gobelets ; des briquets se compliquant de bougies, d'encriers, de cachets et de bâtons de cire ; des cannes dont on pouvait faire une chaise, un parasol, un pieu pour une tente et même une pirogue en cas de besoin, et mille autres inventions de ce genre, enfermées dans une quantité innombrable de ces boîtes à compartiments que charrient avec eux du pôle Arctique à l'Equateur les fils de la perfide Albion, les hommes du monde à qui il faut le plus d'outils pour vivre.

— Mon père, si nous allions faire une visite à notre cher Andrès, sir Edwards nous accompagnerait, cela serait moins formel, car j'ai beau être sa fiancée, l'action d'aller voir un jeune homme blesse toujours les convenances ou tout au moins les froisse.

— Puisque je serai là avec sir Edwards, quel mal peut-il y avoir? répondit Geronimo, qui ne

pouvait s'empêcher de trouver sa fille un peu bégueule. — Si d'ailleurs tu penses qu'il ne soit pas régulier d'aller voir toi-même don Andrès, j'irai seul, et te rapporterai fidèlement de ses nouvelles.

— Il faut bien faire quelque sacrifice à ceux qu'on aime, reprit Feliciana, qui n'était pas fâchée de voir les choses par ses propres yeux.

M[lle] Vasquez, quelque bien élevée qu'elle fût, n'en était pas moins femme, et l'idée de savoir son fiancé, pour lequel elle n'avait du reste qu'une passion très modérée, chez une manola qu'on disait jolie, l'inquiétait plus qu'elle n'aurait voulu en convenir vis-à-vis d'elle-même.

Sans trop savoir pourquoi, Feliciana fit une toilette exorbitante et tout à fait déplacée pour la circonstance : pressentant une lutte, elle se revêtit de pied en cap de la plus solide armure qu'elle pût trouver dans l'arsenal de sa garde-robe, non que dans son dédain de bourgeoise riche, elle crût pouvoir être battue par une simple manola, mais instinctivement elle voulait l'écraser par l'étalage de ses splendeurs, et frapper Andrès d'une amoureuse admiration.

Sir Edwards, qui donnait le bras à Feliciana, n'était pas ajusté dans un style moins précieux : son chapeau presque sans bord, son habit aux basques rognées, son gilet quadrillé bizarrement, son col de chemise triangulaire, sa cravate de satin *improved Moreen foundation* faisait un digne pendant aux magnificences étalées par la fille de don Geronimo.

Jamais couple mieux assorti n'avait cheminé

côte à côte; ils étaient faits l'un pour l'autre et s'admiraient réciproquement.

On arriva à la rue del Povar, non sans de nombreuses plaintes de Feliciana sur le mauvais état des pavés, sur l'étroitesse des rues, l'aspect maussade des bâtisses.

— Quoi, c'est devant cette masure que l'on a ramasssé M. de Salcedo déguisé et blessé? Que pouvait-il venir faire dans cet affreux quartier? dit Feliciana d'un air de dégoût.

— Etudier philosophiquement les mœurs du peuple ou essayer sa force au couteau, comme à Londres je me fais, pour placer des coups de poing nouveaux, des querelles dans le Temple et dans Cheapside, répondit le jeune lord, dans son jargon hispano-britannique.

Les trois personnages s'engouffrèrent dans l'allée de la pauvre maison si fort méprisée par la superbe Feliciana.

Arrivée à la rampe, elle frémit à l'idée de poser sur cette corde huileuse son gant d'une fraîcheur idéale, et pria sir Edwards de lui prêter de nouveau l'appui de son bras.

Un voisine officieuse ouvrait la marche. — La périlleuse ascension commença.

Lorsque don Geronimo, eut répondu : *Gente de paz* (gens tranquilles) au qui vive effrayé de la tia Aldonza, toujours en transes dapuis l'algarade de Juancho, la porte s'ouvrit, et Andrès, déjà troublé par l'accent de cette voix connue, vit entrer d'abord sir Edwards, qui formait l'avant-garde, puis don Geronimo, et enfin Feliciana, dans l'éclat fabuleux de sa toilette supercoquentieuse.

Elle s'était réservée pour le bouquet de ce feu d'artifice de surprise. Son entrée ne produisit pas le coup de théâtre qu'elle en attendait. Non seulement Andrès ne fut pas ébloui, il n'eut pas l'air inondé de la félicité la plus pure; il ne versa pas de larmes d'attendrissement à l'idée du sacrifice surhumain de monter trois étages, que venait de faire en sa faveur une jeune personne si bien habillée; mais encore un sentiment assez visible de contrariété se peignit sur sa figure.

L'effet avait raté aussi complétement que possible.

A l'aspect de ces trois personnes, Militona s'était levée, avait offert une de ses chaises à don Geronimo, avec la déférence respectueuse qu'une jeune fille modeste a toujours pour un vieillard, et fait signe à la tia Aldonza de présenter l'autre à Mlle Vasquez.

Celle-ci, après avoir écarté la jupe de la mirifique robe bleu-de-ciel, comme si elle eût craint de la salir, se laissa tomber sur le siége de joncs en poussant un soupir d'essoufflement et en s'éventant avec son mouchoir.

— Comme c'est haut! j'ai cru que je n'aurais jamais assez de respiration pour arriver.

— La senora était sans doute trop serrée, dit Militona d'un air de naïveté parfaite.

Feliciana, qui, bien que maigre, se laçait au cabestan, répondit de ce ton aigre-doux, que les femmes savent prendre en pareille circonstance :

— Je ne me serre jamais.

Décidément, l'affaire s'engageait mal. La jeune fille du monde n'avait pas l'avantage.

Militona, avec sa robe de soie noire à la mode espagnole, ses jolis bras découverts, sa fleur posée sur l'oreille, faisait paraître encore plus ridicules la recherche et le luxe de mauvais goût de la toilette de Feliciana.

La senora Feliciana Vasquez de los Rios avait l'air d'une femme de chambre anglaise endimanchée ; Militona d'une duchesse qui veut garder l'incognito.

Pour réparer son échec, la fille de Geronimo essaya de déconcerter la manola en faisant peser sur elle un regard suprêmement dédaigneux ; mais elle en fut pour ses peines, et finit par baisser les yeux devant le regard clair et modeste de l'ouvrière.

— Quelle est cette femme? se dit Militona : la sœur d'Andrès? oh ! non ; elle lui ressemblerait ; elle n'aurait pas cet air insolent.

— Eh bien ! Andrès, dit Geronimo d'une voix affectueuse, en s'approchant du lit, vous l'avez échappé belle ! Comment vous trouvez-vous maintenant?

— Assez bien, répondit Andrès, grâce aux bons soins de mademoiselle.

— Que nous récompenserons convenablement de ses peines, interrompit Feliciana, par quelque cadeau, une montre d'or, une bague ou tout autre bijou à son choix.

Cette phrase bénigne avait pour but de faire descendre la charmante créature du piédestal où la posait sa beauté.

Militona ainsi attaquée prit un air si naturelle-

ment royal et eut une telle fulguration de majesté, que Mlle Vasquez demeura toute interdite.

Edwards ne put s'empêcher de murmurer :—*It is a very pretty girl,*—oubliant que Feliciana comprenait l'anglais.

Andrès répondit d'un ton sec :

— De pareils services ne se paient pas.

— Oh ! sans doute, reprit Geronimo. Qui parle de payer ! c'est un simple témoignage de gratitude, un souvenir de reconnaissance, voilà tout.

— Vous devez être bien mal ici, cher Andrès, continua Mlle Vasquez en détaillant de l'œil tout ce qui manquait au pauvre logis.

— Monsieur a eu la bonté de ne pas se plaindre, dit Militona en se retirant du côté de la fenêtre comme pour laisser le champ libre à l'impertinence de Feliciana et lui dire tacitement : « Vous êtes chez moi, je ne vous chasse pas ; je ne le puis, mais je trace une ligne de démarcation entre vos insultes et ma patience d'hôtesse. »

Commençant à être assez embarrassée de sa contenance, Feliciana fouettait la pointe de sa bottine avec le bout d'ivoire de son ombrelle.

Il se fit un moment de silence.

Don Geronimo rechercha à l'angle de sa tabatière une pincée de *polvo sevillano* qu'il porta à son nez vénérable avec un geste d'aisance qui sentait le bon vieux temps.

Sir Edwards, pour ne pas se compromettre, prit un air bête si parfaitement imité, qu'on aurait pu le croire véritable.

La tia Aldonza, les yeux écarquillés, la lèvre tombante, admirait dévotement la vertigineuse

toilette de Feliciana : ce tapage de bleu de ciel, de jaune, de rose, de vert-pomme, de lilas, la faisait tomber dans un ébahissement naïf. Jamais elle ne s'était trouvée face à face avec de pareilles splendeurs.

Quant à Andrès, il enveloppait d'un long regard de protection et d'amour Militona, qui, placée à l'autre bout de la chambre, rayonnait de beauté, et il s'étonnait d'avoir jamais eu l'idée d'épouser Feliciana, qu'il trouvait ce qu'elle était réellement : le produit artificiel d'une maîtresse de pension et d'une marchande de modes.

Militona se disait à elle-même :

— C'est singulier ! moi qui n'ai jamais haï personne, dès le premier pas que cette femme a fait dans cette chambre, j'ai senti un tressaillement comme à l'approche d'un ennemi inconnu ;—qu'ai-je à craindre ? Andrès ne l'aime pas, j'en suis sûre ; je l'ai bien vu à ses yeux ; elle n'est pas jolie, et c'est une sotte ; autrement, serait-elle venue ainsi attifée voir un malade dans une pauvre maison ! Une robe bleu de ciel et un mantelet vert-pomme, quel manque de sensibilité ! Je la déteste, cette grande perche... Que vient-elle faire ici ? Repêcher son novio ; car c'est sans doute quelque fiancée. Andrès ne m'avait pas parlé de cela... Oh ! s'il l'épousait, je serais bien malheureuse ! Mais il ne l'épousera pas, c'est impossible ! Elle a de vilains cheveux blonds et des taches de rousseur, et Andrès m'a dit qu'il n'aimait que les cheveux noirs et les teints d'une pâleur unie.

Pendant ce monologue, Feliciana en faisait un autre de son côté. Elle analysait la beauté de Mili-

tona avec le violent désir de la trouver en défaut sur quelque point. A son grand regret, elle n'y trouva rien à redire. Les femmes, comme les poètes, s'apprécient à leur juste valeur et connaissent leur force véritable, sauf à n'en convenir jamais. Sa mauvaise humeur s'en augmenta, et elle dit d'un ton assez aigre au pauvre Andrès :

— Si votre médecin ne vous a pas défendu de parler, racontez-nous donc un peu votre aventure, —car c'est une aventure—que nous ne savons que d'une manière fort embrouillée.

— J'avais eu la fantaisie, dit Andrès, de me déguiser eu manolo pour courir dans les anciens quartiers et jouir de l'aspect animé des cabarets et des bals populaires.—En passant par cette rue, j'ai rencontré un farouche donneur de sérénades, qui m'a cherché querelle et m'a blessé dans un combat au couteau, loyalement et dans toutes les règles. Je suis tombé, et mademoiselle m'a recueilli demi-mort sur le seuil de sa maison.

—Mais savez-vous bien, Andrès, que cela est fort romantique et ferait un sujet de complainte admirable, en poétisant un peu les choses : — Deux farouches rivaux se rencontrent sous le balcon d'une beauté... — et en disant cela elle regardait Militona et riait d'un méchant sourire forcé, — ils se cassent leur guitare sur la tête et se tracent des croix sur la figure. Cette scène, gravée sur bois et placée en tête de la romance, produirait le plus bel effet ; ce serait à faire la fortune d'un aveugle.

— Mademoiselle, dit gravement Militona, deux lignes plus bas et la lame entrait dans le cœur.

— Certainement, mais comme toujours elle a glissé de manière à ne faire qu'une blessure intéressante...

— Qui ne vous intéresse guère, en tous les cas, répliqua la jeune fille.

— Elle n'a pas été reçue en mon honneur, et je ne puis y prendre un si vif intérêt que vous; cependant, vous voyez que je viens rendre visite à votre blessé. Si vous voulez, nous le veillerons chacune notre tour : ce sera charmant.

— Jusqu'à présent je l'ai veillé seule, et je continuerai, répondit Militona.

— Je sens qu'à côté de vous je puis paraître froide; mais il n'est pas dans mes mœurs de recueillir des jeunes gens chez moi, même pour une légère égratignure à la poitrine.

— Vous l'auriez laissé mourir dans la rue de peur de vous compromettre?

— Tout le monde n'est pas libre comme vous; on a des ménagements à garder; celles qui ont une réputation ne sont pas bien aises de la perdre.

— Allons, Feliciana, tu dis des choses qui n'ont pas le sens commun; tu t'emportes à propos de rien, dit le conciliant Geronimo. Tout cela est purement fortuit; Andrès n'avait jamais vu mademoiselle avant l'accident; ne va pas prendre de la jalousie et te mettre martel en tête sans le moindre motif.

— Une fiancée n'est pas une maîtresse, continua majestueusement Feliciana sans prendre garde à l'interruption de son père.

Militona pâlit sous cette dernière insulte. Un lustre humide illumina ses yeux, son sein se gon-

fla, ses lèvres tremblèrent, un sanglot fut près de jaillir de sa gorge ; mais elle se contint, et ne répondit que par un regard chargé d'un mépris écrasant.

— Allons-nous-en, mon père, ma place n'est pas ici ; je ne puis m'arrêter plus longtemps chez une fille perdue.

— Si ce n'est que cela qui vous fait sortir, restez, mademoiselle, dit Andrès en prenant Militona par la main. Dona Feliciana Vasquez de Los Rios peut prolonger sa visite à madame Andrès de Salcedo, que je vous présente ; je serais désolé de vous avoir fait commettre une inconvenance.

— Comment ! s'écria Geronimo, que dis-tu, Andrès ? un mariage arrangé depuis dix ans ! es-tu fou ?

— Au contraire, je suis raisonnable, répondit le jeune homme ; je sais que je n'aurais pu faire le bonheur de votre fille.

— Chimères, fantaisies d'écervelé. Tu es malade, tu as la fièvre, continua Geronimo, qui s'était habitué à l'idée d'avoir Andrès pour gendre.

— Ho ! ne vous inquiétez pas, dit l'Anglais en tirant Geronimo par la manche. Vous ne manquerez pas de gendres : votre fille est si belle et s'habille d'une façon si superbe !

— Vos fortunes se convenaient si bien, poursuivit Geronimo.

— Mieux que nos cœurs, répondit Andrès. Je ne pense pas que ma perte soit bien vivement sentie par Mlle Vasquez.

— Vous êtes modeste, répliqua Feliciana, mais

pour vous ôter tout remords, je veux vous laisser cette persuasion. Adieu, soyez heureux en ménage. — Madame, je vous salue.

Militona répondit par une révérence pleine de dignité à l'inclination de tête ironique de Feliciana.

— Venez, mon père ; sir Edwards, donnez-moi le bras.

L'Anglais, interpellé, arrondit gracieusement son bras en anse d'amphore, et ils sortirent très majestueusement.

Le jeune insulaire rayonnait. Cette scène avait fait naître dans son esprit des espérances qui jusqu'alors n'avaient pu ouvrir leurs ailes.—Feliciana, pour laquelle il brûlait d'une flamme discrète, était libre ! Ce mariage projeté depuis si longtemps venait de se rompre : « Oh ! se disait-il en sentant sur sa manche le gant étroit de la jeune fille, épouser une Espagnole, c'était mon rêve ! une Espagnole à l'âme passionnée, au cœur de flamme et qui fasse le thé dans mes idées... Je suis de l'avis de lord Byron : arrière les pâles beautés du Nord ; j'ai juré à moi-même de ne me marier qu'avec une Indienne, une Italienne ou une Espagnole. J'aime mieux l'Espagnole à cause du romancero et de la guerre de l'Indépendance ; j'en ai vu beaucoup qui étaient passionnées, mais elles ne faisaient pas le thé selon mes principes, commettaient des impropriétés vraiment choquantes ; au lieu que Feliciana est si bien élevée ! Quel effet elle fera à Londres, aux bals d'Almack et dans les raouts fashionables ! Personne ne voudra croire qu'elle est de Madrid Oh ! que je serai heureux ! Nous irons

passer les étés avec notre petite famille, à Calcutta ou au cap de Bonne-Espérance, où j'ai un cottage. Quelle félicité !

Tels étaient les songes d'or que faisait tout éveillé sir Edwards en reconduisant Mlle Vasquez chez elle.

De son côté, Feliciana se livrait à des rêveries analogues ; sans doute elle éprouvait un assez vif dépit de la scène qui venait de se passer, non qu'elle regrettât beaucoup Andrès, mais elle était piquée d'avoir été prévenue. Il y a toujours quelque chose de désagréable à être quittée par un homme à qui l'on ne tient pas, et, depuis qu'elle connaissait sir Edwards, Feliciana avait envisagé sous un jour beaucoup moins favorable l'engagement qui la liait à Andrès.

La rencontre de son idéal personnifié dans sir Edwards lui avait fait comprendre qu'elle n'avait jamais aimé don Andrès !

Laissons ces deux êtres si bien faits pour s'entendre continuer leur route et revenons rue del Povar retrouver Andrès et Militona.

La jeune fille, après le départ de Feliciana, de don Geronimo et de Sir Edwards, s'était jetée au col d'Andrès avec une effusion de sanglots et de larmes, mais c'étaient des larmes de joie et de bonheur qui ruisselaient doucement en perles transparentes sur le duvet de ses belles joues, sans rougir ses divines paupières.

Le jour baissait, les jolis nuages roses du couchant pommelaient le ciel. Dans le lointain l'on entendait bourdonner les guitares, ronfler les panderos sous les pouces des danseuses, frissonner les

plaques de cuivre des tambours de basque, et babiller les castagnettes. — Les aye! et les ola! des couplets de fandango jaillissaient par bouffées harmonieuses du coin des rues et des carrefours, et tous ces bruits joyeux et nationaux formaient comme un vague épithalame au bonheur des deux amants. La nuit était venue tout à fait, et la tête de Militona reposait toujours sur l'épaule d'Andrès.

X.

Nous avons un peu perdu de vue notre ami Juancho. Il serait convenable d'aller à sa recherche, car il était sorti de la chambre de Militona dans un état d'exaspération qui touchait à la démence. En grommelant des malédictions et en faisant des gestes insensés, il avait gagné, sans savoir où il allait, la porte de Hierro, et ses pieds l'avaient mené au hasard à travers la campagne.

Au bout d'une heure ou deux de marche, Juancho, ployant sous le poids de sa pensée, lui que n'eussent pas courbé les portes de Gaza, enlevées par Samson, se laissa tomber à plat ventre sur le revers d'un fossé, s'appuya sur les coudes en se tenant le menton et les joues avec les mains, et demeura ainsi immobile, dans un état de prostration complète.

Il souffrait atrocement, et des larmes, les premières qu'il eût versées, tombaient de ses joues brunes sur la terre indifférente qui les buvait comme de simples gouttes de pluie. Sa robuste

poitrine, gonflée par des soupirs profonds, soulevait son corps. Jamais il n'avait été si malheureux; le monde lui semblait près de finir; il ne voyait plus de but à la création et à la vie. Qu'allait-il faire désormais?

— Elle ne m'aime pas, elle en aime un autre, se répétait Juancho, pour se démontrer cette vérité fatale que son cœur refusait d'admettre. Est-ce possible, est-ce croyable? elle si fière, si sauvage, avoir pris tout à coup une passion pour un inconnu, tandis que moi, qui ne vivais que pour elle, qui la suivais depuis deux ans comme son ombre, je n'ai pu obtenir un mot de pitié, un sourire indulgent; je me trouvais à plaindre alors, mais c'était le paradis à côté de ce que je souffre aujourd'hui. Si elle ne m'aimait pas, au moins elle n'aimait personne.

En disant cela, Juancho mordit sa main droite si cruellement que le sang fut près de jaillir.

— Quand il sera guéri, je le provoquerai une seconde fois et je ne le manquerai plus. Mais si je le tue, jamais Militona ne voudra me revoir; de toute façon elle est perdue pour moi. C'est à en devenir fou; il n'y a aucun moyen. — S'il pouvait mourir naturellement par quelque catastrophe soudaine, un incendie, un écroulement de maison, un tremblement de terre, une peste. Oh! je n'aurai pas ce bonheur-là.

Et en disant ces mots, il se releva d'un bond et reprit sa course à travers champs.

Il erra ainsi tout le jour, la tête perdue, l'œil hagard, les poings contractés; des hallucinations cruelles lui représentaient Andrès et Militona se

promenant ensemble, se tenant la main, s'embrassant, se regardant d'un air de langueur, sous les aspects les plus poignants pour un cœur jaloux! Toutes ces scènes se peignaient de couleurs si vives, s'empreignaient d'une réalité si frappante, qu'il s'élança plus d'une fois en avant, comme pour percer Andrès, mais il n'atteignait que l'air et se réveillait tout surpris de sa vision.

Les formes des objets commençaient à se confondre à sa vue, il se sentait les tempes serrées; un cercle de fer lui pressait la tête, ses yeux brûlaient, et malgré la sueur qui ruisselait sur sa figure et les rayons d'un soleil de juin, il avait froid.

Un bouvier dont la charrette avait versé, la roue ayant passé sur une grosse pierre, vint lui taper sur l'épaule et lui dit:

— Homme, vous me paraissez avoir des bras robustes, voulez-vous m'aider à relever ma charrette? — Mes pauvres bêtes s'épuisent en vain.

Juancho s'approcha, et sans mot dire se mit en devoir de relever la charrette, mais les mains lui tremblaient, ses jambes flageolaient, ses muscles invaincus ne répondaient plus à l'appel. Il la soulevait un peu et la laissait retomber, épuisé, haletant.

— Au juger, je vous aurais cru la poigne plus solide que cela, dit le bouvier, étonné du peu de succès des efforts de Juancho.

Il n'avait plus de forces, il était malade.

Cependant, piqué d'honneur par la remarque du bouvier, et orgueilleux de ses muscles comme un gladiateur qu'il était, il réunit, par une pro-

jection de volonté effrayante, tout ce qui lui restait de vigueur et donna un élan furieux.

La charrette se retrouva sur ses roues comme par enchantement, sans que le bouvier y eût mis la main. La secousse avait été si violente que la voiture avait failli verser de l'autre côté.

— Comme vous y allez, mon maître! s'écria le bouvier émerveillé; depuis l'hercule d'Ocana, qui emportait les grilles des fenêtres, et Bernard de Carpio, qui arrêtait les meules de moulin avec le doigt, on n'a pas vu un gaillard pareil!

Mais Juancho ne répondit pas, et tomba évanoui tout de son long sur le chemin, comme tombe un corps mort pour nous servir de la formule dantesque.

— Est-ce qu'il se serait brisé quelque vaisseau dans le corps? dit le bouvier tout effrayé. N'importe, puisque c'est en me rendant service que l'accident lui est arrivé, je vais le charger sur ma charrette et je le déposerai à San-Agustin, ou bien à Alcobendas dans quelque auberge.

L'évanouissement de Juancho dura peu, bien qu'on n'eût employé pour le faire cesser, ni sels ni esprits, choses dont les bouviers sont généralement dépourvus; mais le torero n'était pas une petite maîtresse.

Le bouvier le couvrit de sa mante. Juancho avait la fièvre et il éprouvait une sensation inconnue jusqu'alors à son corps de fer — la maladie!

Arrivé à la posada de San-Agustin, il demanda un lit et se coucha.

Il dormit d'un sommeil de plomb, de ce som-

meil invincible qui s'empare des prisonniers indiens au milieu des tortures que leur inflige l'ingénieuse cruauté des vainqueurs, et dont s'endorment les condamnés à mort le matin du jour de leur exécution.

Les organes brisés refusent à l'âme de lui donner les moyens de souffrir.

Ce néant de douze heures sauva Juancho de la folie; il se leva sans fièvre, sans mal de tête, mais faible comme dans la convalescence d'une maladie de six mois. Le sol se dérobait à ses pieds, la lumière étonnait ses yeux, le moindre bruit l'étourdissait; il se sentait l'esprit creux et l'âme vide. Un grand écroulement s'était fait en lui. — A la place où s'élevait autrefois son amour il y avait un gouffre que rien désormais ne pouvait remplir.

Il resta un jour dans cette auberge, et se trouvant mieux, car son énergique nature reprenait le dessus, il se fit donner un cheval et se dirigea vers Madrid, rappelé par cet instinct étrange qui ramène aux spectacles douloureux : il éprouvait le besoin d'inonder ses blessures de poison, d'élargir ses plaies et de se retourner lui-même le couteau dans le cœur; il était trop loin de son malheur, il voulait s'en rapprocher, pousser son martyre jusqu'au bout, s'enivrer de son absinthe, se faire oublier la cause du mal par l'excès de la souffrance.

Pendant que Juancho promenait sa douleur, des alguazils le cherchaient de tous côtés, car la voix publique le désignait comme étant celui qui avait donné le coup de couteau au seigneur Andrès de Salcedo. — Celui-ci, comme vous le pensez bien, n'avait pas porté plainte; c'était bien assez d'avoir

pris au pauvre Juancho celle qu'il aimait, sans encore lui prendre la liberté; Andrès ignorait même les poursuites dirigées contre le torero.

Argamasilla et Covachuelo, cet Oreste et ce Pylade de l'arrestation, s'étaient mis en campagne pour découvrir et arrêter Juancho; mais ils procédaient avec beaucoup de délicatesse, vu les mœurs notoirement farouches du compagnon; on pouvait même croire, et des envieux qui jalousaient la position des deux amis l'affirmaient hautement, que Covachuelo et Argamasilla prenaient des informations pour ne pas se rencontrer avec celui qu'ils étaient chargés de prendre; mais un espion maladroit vint dire qu'on avait vu entrer le coupable dans la place de Taureaux d'un air aussi calme que s'il n'avait rien sur la conscience.

Juancho, en effet, était entré dans le cirque afin de voir les taureaux qu'on venait d'enfermer pour la course du lendemain, plutôt par la force de l'habitude que par un dessein bien arrêté.

Il y était encore et traversait l'arène, lorsqu'Argamasilla et Covachuelo arrivèrent suivis de leur petite escouade.

Covachuelo, avec la plus grande politesse et les formules les plus cérémonieuses, notifia à Juancho qu'il eût à le suivre en prison.

Juancho haussa dédaigneusement les épaules et poursuivit son chemin.

Sur un signe de l'alguazil, deux agents se jetèrent sur le torero, qui les secoua comme un grain de poussière qu'on fait tomber de sa manche.

Toute la bande se rua alors sur Juancho, qui en envoya trois ou quatre rouler à quinze pas les quatre fers en l'air ; mais comme le nombre finit toujours par l'emporter sur la force personnelle, et que cent pygmées ont raison d'un géant, Juancho, tout en rugissant, s'était peu à peu rapproché du toril, et là, se débarrassant par une brusque secousse des mains qui s'accrochaient à ses habits, il en ouvrit la porte, se précipita dans ce dangereux asile, et s'y enferma, — à peu près comme ce bellouaire qui, poursuivi par des gardes du commerce, se réfugia dans la cage de ses tigres.

Les assaillants essayèrent de le forcer dans cette retraite ; mais la porte qu'ils tâchaient d'enfoncer se renversa tout à coup, et un taureau, chassé de son compartiment par Juancho, s'élança tête basse sur la troupe effrayée.

Les pauvres diables n'eurent que le temps bien juste de sauter pardessus les barrières ; l'un d'eux ne put éviter un large accroc à ses chausses.

— Diable! dirent Argamasilla et Covachuelo, cela va devenir un siège dans les règles.

— Tentons un nouvel assaut.

Cette fois deux taureaux sortirent ensemble et fondirent sur les assaillants; mais, comme ceux-ci se dispersèrent avec la légèreté que donne la peur, les bêtes farouches, ne voyant plus d'ennemis humains, se tournèrent l'une contre l'autre, croisèrent leurs cornes, et, le muffle dans le sable, firent de prodigieux efforts pour se renverser.

Covachuelo cria à Juancho, en tenant avec précaution le battant de la porte :

— Camarade, vous avez encore cinq taureaux à lâcher : nous connaissons vos munitions. — Après cela, il faudra vous rendre, et vous rendre sans capitulation. Sortez de votre propre mouvement, et je vous accompagnerai à la prison avec tous les égards possibles, sans menottes ni poucettes, dans un calesin à vos frais, et je ne ferai aucune mention sur le rapport de la résistance que vous avez faite aux agents de l'autorité, ce qui aggraverait votre peine ; suis-je gentil ?

Juancho, ne voulant pas disputer plus longtemps une liberté qui lui était indifférente, se remit aux mains d'Argamasilla et de Covachuelo, qui le conduisirent à la prison de la ville avec tous les honneurs de la guerre.

Lorsque les clés eurent fini de grincer dans les serrures, il s'étendit sur son grabat et se dit : — Si je la tuais ! — ne songeant plus qu'il était au cachot.

— Oui, c'est ce que j'aurais dû faire le jour où j'ai trouvé Andrès chez elle. — Je serais tranquille, maintenant, d'une façon ou d'une autre. Pour que je puisse vivre, il faut qu'elle soit morte, pour qu'elle puisse vivre, il faut que je meure ; j'avais ma navaja à la main, un coup et tout était fini ; mais elle avait dans les yeux une lueur si flamboyante, elle était si désespérément belle que je n'ai plus eu ni force, ni volonté, ni courage, moi qui fais baisser la paupière aux lions quand je les regarde dans leurs cages, et ramper les taureaux sur le ventre comme des chiens battus.

Eh ! quoi ! j'aurais déchiré son sein charmant,

fait sentir à son cœur le froid de l'acier, et ruisseler sur sa blancheur son beau sang vermeil !—Oh! non, je ne commettrai pas cette barbarie. Il vaudrait mieux l'étouffer avec son oreiller, comme fait le nègre à la jeune dame de Venise dans la pièce que j'ai vue au théâtre del Circo. — Mais pourtant, elle ne m'a pas trompé, elle ne m'a pas fait de faux serment; elle a toujours été vis-à-vis de moi d'une froideur désespérante. — C'est égal, je l'aime assez pour avoir droit de mort sur elle!

Telles étaient, à quelques variantes près, les idées qui occupaient Juancho dans sa prison.

Andrès revenait à la santé à vue d'œil; il s'était levé, et appuyé sur le bras de Militona, avait pu faire le tour de la chambre et aller respirer l'air à la fenêtre; bientôt ses forces lui avaient permis de descendre dans la rue et d'aller chez lui faire les dispositions nécessaires pour son prochain mariage.

Sir Edwards, de son côté, s'était déclaré; il avait demandé dans les règles la main de Feliciana Vasquez de los Rios à don Geronimo, qui la lui avait accordée avec empressement.

Militona, quoique bien heureuse aussi, n'était pas sans quelques appréhensions; elle avait peur d'être déplacée dans le monde où son union avec Andrès allait la faire entrer. Chez elle une maîtresse de pension n'avait pas détruit l'ouvrage de Dieu, et l'éducation remplacé l'instinct; elle avait le sentiment du bien, du beau, de toutes les poésies de l'art et de la nature, mais rien que le sentiment. Ses belles mains n'avaient jamais pétri l'ivoire du clavier; elle ne lisait pas la musique,

quoiqu'elle chantât d'une voix pure et juste; ses connaissances littéraires se bornaient à quelques romances, et, si elle ne faisait pas de fautes en écrivant, il fallait en remercier la simplicité de l'orthographe espagnole.

— Oh! se disait-elle, je ne veux pas qu'Andrès rougisse de moi. J'étudierai, j'apprendrai, je me rendrai digne de lui. — Pourvu qu'il ne m'arrive pas quelque malheur! ce ciel trop bleu m'effraie. Et Juancho, qu'est-il devenu? Ne fera-t-il pas encore quelque tentative insensée?

— Oh! pour cela, non, répondit la tia Aldonza à cette réflexion de Militona achevée à haute voix, Juancho est en prison, comme accusé de meurtre sur la personne de M. de Salcedo, et vu les antécédents du gaillard, son affaire pourrait prendre mauvaise tournure.

— Pauvre Juancho! je le plains maintenant. Si Andrès ne m'aimait pas, je serais si malheureuse!

Le procès de Juancho prenait une mauvaise tournure. Le fiscal présentait le combat nocturne sous forme de guet-apens et d'homicide n'ayant pas donné la mort par une cause indépendante de la volonté de Juancho. La chose, ainsi considérée, devenait grave.

Heureusement Andrès, par les explications ou le mouvement qu'il se donna, réduisit l'assassinat à un simple duel, à une arme autre, il est vrai, que celle employée par les gens du monde, mais qu'il pouvait accepter, puisqu'il en connaissait le maniement.

Une accusation d'assassinat dont la victime se porte bien et plaide pour le meurtrier ne peut pas

être soutenue longtemps, même par le fiscal le plus altéré de vindicte publique.

Aussi Juancho fut-il relâché au bout de quelque temps avec le regret de devoir sa liberté à l'homme qu'il haïssait le plus sur terre, et dont à aucun prix il n'eût voulu recevoir un service.

En sortant de la prison, il dit d'un air sombre :

— Maintenant, me voilà misérablement lié par ce bienfait. Je suis un lâche et un infâme, ou désormais cet homme est sacré pour moi. Oh ! j'aurais préféré aller aux galères ; dans dix ans je serais revenu et je me serais vengé.

A dater de ce jour Juancho disparut. Quelques personnes prétendirent l'avoir vu galoper du côté de l'Andalousie sur son cheval noir. Le fait est qu'on ne le rencontra plus dans Madrid.

Militona respira plus à l'aise ; elle connaissait assez Juancho pour ne plus rien craindre de sa part.

Les deux mariages se firent en même temps et à la même église. Militona avait voulu faire elle-même sa robe de mariée ; c'était son chef-d'œuvre ; on l'aurait dite taillée dans les feuilles d'un lis ; elle était si bien faite, que personne ne la remarqua.

Feliciana avait une toilette extravagante de richesse.

En sortant de l'église, tout le monde disait de Feliciana : Quelle belle robe ! et de Militona : Quelle charmante personne !

XI.

Non loin de l'ancien couvent de Santo-Domingo, dans le quartier de l'Ante-Querula de Grenade, sur le penchant de la colline, s'élevait une maison d'une blancheur étincelante qui brillait comme un bloc d'argent entre le vert foncé des arbres qui l'entouraient.

Pardessus les murailles du jardin débordaient, comme d'une urne trop pleine, de folles guirlandes de vigne et de plantes grimpantes qui retombaient en larges nappes du côté de la rue.

Dans ce moment, le soleil se couchait et teignait les cîmes neigeuses d'une rose à qui rien ne peut se comparer : un rose tendre et frais, lumineux et vivant, un rose idéal, divin, d'une nuance introuvable ailleurs qu'au paradis, ou à Grenade, un rose de vierge écoutant pour la première fois un aveu d'amour.

Un jeune homme et une jeune femme, appuyés l'un près de l'autre au balcon, admiraient ensemble ce sublime spectacle : le bras du jeune homme

reposait sur la taille de la jeune femme, avec le chaste abandon de l'amour partagé.

Après quelques minutes de contemplation silencieuse, la jeune femme se releva, et fit voir un visage charmant qui n'était autre, comme nos lecteurs l'ont sans doute deviné, que celui de Mme Andrès de Salcedo, ou Militona, si ce nom, sous lequel ils l'ont connue plus longtemps, leur plaît davantage.

Il n'est pas besoin de dire que ce jeune homme était Andrès.

Aussitôt le mariage conclu, Andrès et sa femme étaient partis pour Grenade, où il possédait une maison venant d'héritage d'un de ses oncles. — Feliciana avait suivi sir Edwards à Londres. Chaque couple cédait ainsi à son instinct : le premier cherchait le soleil et la poésie, le second la civilisation et le brouillard.

Ainsi qu'elle l'avait dit, Militona n'avait pas voulu entrer tout de suite dans le monde, où son union avec Andrès lui donnait droit de tenir un rang ; elle aurait craint de faire rougir Andrès par quelque charmante ignorance, et dans cette heureuse retraite elle était venue oublier les étonnements naïfs de la pauvreté.

Elle avait gagné singulièrement au physique et au moral. Sa beauté, qu'on aurait pu croire parfaite, avait augmenté. — Quelquefois, dans l'atelier d'un grand sculpteur, on voit une statue admirable qui vous semble finie, mais l'artiste trouve encore moyen d'ajouter de nouvelles perfections à ce que l'on croyait achevé. — Il en était ainsi de Militona : le bonheur lui avait donné le su-

prême poli; mille détails charmants étaient devenus d'une délicatesse exquise par les recherches et les soins que permet la fortune. Ses mains, d'une forme si pure, avaient blanchi; les quelques maigreurs causées par le travail et le souci du lendemain, s'étaient comblées. Les lignes de son beau corps ondulaient plus moelleuses, avec la sécurité de la femme et de la femme riche. Son heureuse nature s'épanouissait en toute liberté et jetait ses fleurs, ses parfums et ses fruits; son esprit vierge recevait toutes les notions et se les assimilait avec une facilité extrême. Andrès jouissait du plaisir de voir naître, pour ainsi dire, dans la femme qu'il aimait, une femme supérieure à la première.

Au lieu du désenchantement de la possession, il trouvait chaque jour à Mme de Salcedo une qualité nouvelle, une charme inconnu, et s'applaudissait d'avoir eu le courage de faire ce que le monde appelle une sottise, c'est à dire d'épouser, étant riche, une jeune fille sage, admirablement belle, et passionnément amoureuse de lui.

Ne devrait-ce pas être pour les gens qui ont de la fortune une espèce de devoir de retirer de l'ombre et de la misère les belles filles vertueuses, les reines de beauté sans royaume, et de les faire monter sur le trône d'or qui leur est dû?

Rien ne manquait à la félicité d'Andrès et de Militona. Seulement, elle pensait quelquefois au pauvre Juancho, dont personne n'avait plus entendu parler; elle aurait bien voulu que son bonheur ne fît le désespoir de personne, et l'idée des souffrances éprouvées par ce malheureux la troublait au milieu de sa joie : — Il m'aura sans doute ou-

bliée, se disait-elle comme pour s'étourdir ; il sera allé dans quelque pays étranger, loin, bien loin.

Juancho avait-il, en effet, oublié Militona ? La chose est douteuse. Il n'était pas si loin que le pensait la jeune femme, car au moment où elle s'abandonnait à cette pensée, si elle eût regardé à la crête du mur, du côté du précipice, elle eût vu, à travers le feuillage, scintiller une prunelle fixe, phosphorescente comme celle d'un tigre, qu'elle eût reconnue à son éclat.

— Veux-tu venir faire notre promenade au Generalife ? dit Andrès à Mme de Salcedo, respirer les parfums amers des lauriers-roses et entendre miauler les paons sur les cyprès de Zoraïde et de Chaîne-des-Cœurs ?

— Il fait encore bien chaud, mon ami, et je ne suis pas habillée, répondit la jeune femme.

— Comment, tu es charmante avec ta robe blanche, ton bracelet de corail et la fleur de grenade qui éclate à ton oreille. Jette une mantille là-dessus, et les rois maures seront capables de ressusciter, quand tu traverseras l'Alhambra.

Militona sourit, ajusta les plis de sa mantille, prit son éventail, cet inséparable compagnon de la femme espagnole, et les deux époux se dirigèrent du côté du Généralife, situé, comme chacun sait, sur une éminence reliée à celle que couronnent les tours rouges de l'Alhambra par un ravin, le plus pittoresque qui soit au monde, et où serpente un sentier bordé d'une végétation luxuriante dans lequel nous devancerons de quelques pas M. et Mme de Salcedo, qui s'avancent lentement sous la voûte de feuillage en se tenant par le bout de la

main et en balançant leurs bras comme des enfants joueurs.

Derrière le tronc de ce figuier, dont les feuilles vertes et sombres font comme une nuit sur le sentier qui s'étrangle, est-ce une erreur? il nous semble avoir vu luire comme le canon d'une arme à feu, comme l'éclair de cuivre d'un tromblon qui s'abaisse.

Un homme est couché à plat ventre dans les lentisques et les azeroliers comme un jaguar à l'affût de sa proie et qui mesure en pensée le saut qu'il doit faire pour lui tomber sur les épaules : c'est Juancho, qui vit depuis deux mois à Grenade, caché dans les tanières de Troglodytes des Gitanos, creusées le long des escarpements de Monte-Sagrado, où sont les caves des martyrs. Ces deux mois l'ont vieilli de dix ans ; il a le teint noir, les joues creuses, les yeux ardents comme un homme que dévore une pensée unique.—Cette pensée est celle de tuer Militona!

Vingt fois déjà, car il rôde sans cesse autour d'elle, invisible et méconnaissable, épiant l'occasion, il aurait pu mettre à exécution son projet, mais toujours au moment le cœur lui avait manqué.

En venant à son embuscade, car il avait remarqué que tous les jours, à peu près à la même heure, Andrès et Militona passaient par ce chemin, il s'était juré par les serments les plus formidables d'accomplir sa funeste résolution, et d'en finir une fois pour toutes.

Il était donc là, son arme chargée à côte de lui, épiant, écoutant les bruits des pas dans le loin-

tain, se disant pour raison suprême et dernier encouragement au meurtre :

— Elle a tué mon âme, je puis bien tuer son corps !

Un son de voix rieuses et claires se fit entendre au bout du sentier.

Juancho tressaillit et devint livide ; puis il arma le chien du tromblon.

— N'est-ce pas, disait Militona à son mari, on dirait le sentier qui mène au Paradis terrestre; ce ne sont que fleurs et parfums, chants d'oiseaux et rayons... Avec un chemin pareil on serait fâché d'arriver même au plus bel endroit !

Elle était, en disant ces mots, parvenue près du figuier fatal.

— Qu'il fait bon, qu'il fait frais ici ! Je me sens toute légère, toute heureuse.

La gueule du tromblon invisible était orientée parfaitement dans la direction de sa tête qui n'avait jamais été plus rose et plus souriante.

— Allons, pas de faiblesse, murmura Juancho, en mettant le doigt sur la cachette de la détente. Elle est heureuse, elle vient de le dire, jamais moment ne fut plus favorable. Qu'elle meure sur cette phrase !

C'en était fait de Militona : la bouche du tromblon, cachée par le feuillage, touchait presque à son oreille; une seconde de plus, et cette tête charmante allait voler en éclats; et toute cette beauté, ne former qu'un affreux mélange de sang, de chair et d'os brisés !

Au moment de briser son idole, le cœur de Juancho se gonfla ; un nuage passa sur ses yeux ;

cette hésitation ne dura que l'espace d'un éclair, mais elle sauva Mme de Salcedo, qui ne sut jamais quel péril elle avait couru et qui acheva sa promenade au Généralife avec la plus parfaite tranquillité d'esprit.

— Allons, décidément, je suis un lâche, dit Juancho en s'enfuyant à travers les broussailles, je n'ai de courage que contre les taureaux et les hommes.

Quelque temps après la renommée se répandit d'un torero qui faisait des prodiges d'adresse et de valeur; jamais on n'avait vu témérité pareille : il disait venir d'Amérique, de Lima, et en ce moment donnait des représentations à Puerto-de-Santa-Maria.

Andrès, qui se trouvait avec sa femme à Cadix, où il avait été dire adieu à un ami en partance pour Manille, eut le désir, bien naturel pour un aficionado comme lui, d'aller voir ce héros toromachique; Militona, quoique douce et sensible, n'était pas femme à refuser une semblable proposition, et tous deux descendirent sur la jetée, afin de prendre le bateau à vapeur qui fait la traversée de Cadix à Puerto, ou, à son défaut, une de ces petites barques qui ont un œil ouvert, peint de chaque côté de leur taille-mer, ce qui donne à leur proue une apparence de visage humain des plus singulières.

Il régnait sur le port une activité et un mouvement extraordinaires; les patrons des barques s'arrachaient les pratiques, et passaient alternativement des flatteries aux menaces; les cris, les jurons, les quolibets croisaient leurs feux roulants, et de minute en minute, un esquif livrant au vent

sa voile latine, était emporté comme une plume de cygne sur le bleu cristal de la rade.

Andrès et Militona prirent place à la poupe de l'une d'elles, dont le patron fredonnait gaîment, en tendant le coude à la jeune femme pour la faire monter à son bord, le vers de la chanson des taureaux de Puerto :

Levez un peu ce petit pied !

Cadix présente un aspect admirable du côté de la mer et mérite tout à fait les éloges que Byron lui adresse dans ses strophes. On dirait une ville d'argent posée entre deux coupoles de saphir : c'est la patrie des belles femmes, et ce n'est pas faire un médiocre éloge de Militona que de dire qu'elle y était regardée et suivie sur l'Alameda de plusieurs attentifs.

Aussi, c'est qu'elle était adorable avec sa mantille de dentelles blanches, sa rose dans les cheveux, son mouchoir de col assujetti aux épaulettes par deux camées, son corsage garni de passementeries et de franges aux poignets et aux entournures, sa jupe aux larges volants, ses bas à jour plus minces que des toiles d'araignées, enfermant une jambe faite au tour, ses jolis souliers de satin chaussant le pied le plus mignon du monde, et dont on eût pu dire, comme dans la chanson espagnole : Si la jambe est une réalité, le pied est une illusion.

En changeant de fortune, Militona avait conservé son amour pour les modes et les usages espagnols ; elle ne s'était faite ni française ni anglaise,

et quoiqu'elle pût avoir des chapeaux aussi jaune-soufre que qui que soit dans la Péninsule, elle n'abusait pas de cette facilité. Le costume que nous venons de décrire montre qu'elle s'inquiétait assez peu des modes de Paris.

Cette population vêtue de couleurs brillantes, car le noir n'a pas encore envahi tout à fait l'Andalousie, qui fourmillait sur la place, ou s'attablait à l'auberge de Vista-Alègre et dans les cabarets voisins en attendant la course, formait un spectacle des plus gais et des plus animés.

Aux mantilles se mêlaient ces beaux châles écarlates, et posés sur la tête, qui encadrent si bien les visages d'une pâleur mate des femmes de Puerto-de-Santa-Maria et de Xérès-de-la-Frontera. Les majos, laissant pendre un mouchoir de chacune des poches de devant de leur veste, se dandinaient et prenaient des poses en s'appuyant sur leur vara, espèce de canne bifurquée, ou s'adressaient des andaluçades dans leur patois désossé, et presqu'entièrement composé de voyelles.

L'heure de la course approchait, et chacun se dirigeait du côté de la place en racontant des merveilles du torero, qui, s'il continuait et n'était pas embroché subitement tout vif, ne tarderait pas à dépasser Montès lui-même, car il avait certainement tous les diables au corps.

Andrès et Militona s'assirent dans leur loge et la course commença.

Ce fameux torero était vêtu de noir ; sa veste toute garnie de jets et d'ornements de soie avait une richesse sombre en harmonie avec la physionomie farouche et presque sinistre de celui qui la

portait, une ceinture jaune tournait autour de ses flancs maigres ; dans cette charpente il n'y avait que des muscles et des os.

Sa figure brune était coupée de deux ou trois rides tracées plutôt par l'ongle tranchant d'un souci que par le soc des années ; car, bien que la jeunesse eût disparu de ce masque, l'âge mûr n'y avait pas mis son emprcinte.

Ce visage, cette tournure ne semblaient pas inconnus à Andrès ; mais cependant il ne pouvait démêler ses souvenirs.

Militona n'avait pas hésité un seul instant. Malgré son peu de ressemblance avec lui-même, elle avait tout de suite reconnu Juancho !

Ce profond changement opéré en si peu de temps l'effraya, en lui montrant quelle passion terrible était celle qui avait ravagé à ce point cet homme de bronze et d'acier.

Elle ouvrit précipitamment son éventail pour cacher sa figure et se rejeta en arrière en disant à Andrès d'une voix brève : C'est Juancho !

Mais elle s'était reculée trop tard ; le torero l'avait vue ; il lui fit de la main comme une espèce de salut.

— Tiens ! c'est Juancho, reprit Andrès ; le pauvre diable est bien changé, il a vieilli de dix ans. Ah ! c'est lui qui est la nouvelle épée, dont on parle tant : il a repris le métier.

— Mon ami, allons-nous en, dit Militona à son mari. Je ne sais pourquoi, je me sens toute troublée ; il me semble qu'il va se passer quelque chose de terrible.

— Que veux-tu qu'il arrive, répondit Andrès,

si ce n'est les chutes de picadores et les éventrements de chevaux obligatoires.

— Je crains que Juancho ne fasse quelque extravagance, ne se laisse aller à quelque acte de fureur.

— Tu as toujours ce méchant coup de navaja sur le cœur. Si tu savais le latin, et heureusement tu l'ignores, je te dirais que cela ne peut arriver d'après la loi, *non bis in idem*. D'ailleurs, ce brave garçon a dû avoir le temps de se calmer.

Juancho fit des prodiges ; il agissait comme s'il eût été invulnérable à la façon d'Achille ou de Roland ; il prenait les taureaux par la queue et les faisait valser ; il leur posait le pied entre les cornes, et les franchissait d'un saut ; il leur arrachait les devises, se plantait droit devant eux, et se livrait, avec une audace sans exemple, aux plus dangereux manéges de cape.

Le peuple enthousiasmé applaudissait avec frénésie et disait qu'on n'avait jamais vu course pareille depuis le cid Campeador.

La quadrille des toreros, électrisée par l'exemple, semblait ne plus connaître aucun péril. Les picadores s'avançaient jusqu'au milieu de la place ; les banderilleros posaient leurs flèches entourées de découpures de papier, sans en manquer une. Juancho secondait tout le monde à temps, savait distraire la bête farouche et l'attirer sur lui. — Le pied avait glissé à un chulo, et le taureau allait lui ouvrir le ventre, si Juancho ne l'avait fait reculer au péril de sa vie.

Toutes les estocades qu'il donnait étaient portées de haut en bas entre les épaules de la bête, entrées jusqu'à la garde, et les taureaux tombaient

foudroyés à ses pieds sans que le cachetero ait eu besoin de venir terminer leur agonie avec son poignard.

— Tudieu, disait Andrès, Montès, le Chiclanero, Arjona, Labi et les autres n'ont qu'à se bien tenir, Juancho les dépassera tous si ce n'est déjà fait.

Mais une semblable fête ne devait pas se renouveler; Juancho atteignit cette fois aux plus hautes sublimités de l'art; il fit des prodiges qu'on ne reverra plus. Militona elle-même ne put s'empêcher de l'applaudir; Andrès trépignait; le délire était au comble; des exclamations frénétiques saluaient chaque mouvement de Juancho.

On lâcha le sixième taureau.

Alors il se passa une chose extraordinaire, inouie; Juancho, après avoir manégé supérieurement le taureau et fait des passes de muleta inimitables, prit son épée, et au lieu de l'enfoncer dans le col de l'animal, comme on s'y attendait, la jeta en l'air avec tant de force qu'elle fut se planter dans la terre en pirouettant à vingt pas de lui.

— Que va-t-il faire? s'écria-t-on de toutes parts. Ce n'est plus du courage, c'est de la folie! quelle nouvelle invention est cela? Va-t-il tuer le taureau en lui donnant une croquignole sur le nez?...

Juancho lança sur la loge où se trouvait Militona un regard ineffable où se fondaient tout son amour et toutes ses souffrances, et resta immobile devant le taureau.

L'animal baissa la tête. La corne entra tout entière dans la poitrine de l'homme et ressortit rouge jusqu'à la racine.

Un colossal cri d'horreur composé de mille voix monta vers lc ciel.

Militona se renversa sur sa chaise, pâle comme une morte. Pendant cette minute suprême elle avait aimé Juancho.

FIN.

5 ———— Devoirs, etc.
4 Art d'être heureux, 1 v.
6 MASSILLON. Carême, 1 v.
6 NOEL. Leçons littérature, 1
7-8 FÉNELON. Télémaque, 2
9 CHATEAUBRIAND. Atala, etc.
10 Vicaire de Wakefield, 1
11-12 Robinson Crusoé, 2 v.
13 GÉRAMB. Voyage à Rome.
14 Chemin de la fortune, 1
15 Livre des bons conseils.
16-17 LA FONTAINE. Fables.
18 FLORIAN. Fables, etc. 1 v
19-20 Précis hist. de France.
21-23 Révolution française.
24 Histoire abr. Napoléon.
25-27 BOSSUET. Hist. univers.
28 ——— Orais funèb.
29 FLÉCHIER. Oraisons, 1 v
30 Brahme voyageur, 1 v.
31-32 Voyages de Gulliver.
33-35 —— autour du monde.
36 BOILEAU. Œuvres, 1 v.
37 LA ROCHEFOUCAULT, 1 v.
38-40 CHATEAUBR. Martyrs.
41 RACINE. La Religion, 1 v
42 Morale en action, 1 v.
43 Omnibus du langage, 1
44 Pourquoi et Parce que, 1
45 Erreurs et préjugés, 1 v

... Simon de Nantua, 1 v.
51 Henriade, avec notes, 1
52 DELILLE. Géorgiques, 1 v
53 ST-RÉAL. Conjuration, 1
54 VERTOT. Révol. Portugal.
55 Vingt mille faits et dates.
56 Inventions, découvertes.
57-58 LA BRUYÈRE. Caractèr.
59 LAMARTINE. Poésies, 1 v.
60 Lettres édifiantes, 1 v.
61-64 RACINE. Œuvres, 4 v.
65 FÉNELON. Hommes illust.
66 ——— Dial. des morts
67 FÉNELON-ESOPE. Fables.
68-72 CHATEAUBR. Génie chr.
73-75 ——— Itinéraire.
76-77 Histoire moderne, 2 v.
78-80 Histoire romaine, 3 v.
81-85 NORVINS. Hist. Napol.
86 Voyage au Spitzberg, 1 v
87-88 Lecture par jour (365 morceaux). Prose et vers.
89-90 Lect. dimanche-jeudi.
91 Dialogues franç.-anglais
92 —— franç.-italiens, 1 v.
93 —— franç.-allemands, 1
94 —— franç.-hollandais, 1
95 —— franç.-flamands, 1
96 VERGANI. Gram. anglaise.
97 ——— Gram. italienne

101-105 CORNEILLE. Œuvres.
106-107 WALSH. Voyages, 2 v.
108 Le Monde souterrain, 1
109 ——— céleste, 1 v.
110 Trois règnes de la nat.
111-112 SÉVIGNÉ. Lettres, 2
113-114 CHATEAUBRIAND. Amérique (Voyage en), 2 v.
115-117 —— Les Natchez, 3.
118-121 Perfect. moral, 4 v.
122-123 Visiteur du Pauvre.
124-125 Soirées d'automne.
126-129 ——— d'hiver, 4 v
130-132 ——— Montlhéry, 3
133 S. PELLICO. Chants hist.
134 De l'emploi du temps.
135 137 Les Fiancés, 3 v.
138-140 Comte de Valmont
141-150 Merveilles voyages.
151 Physique, avec 30 fig.
152 Chimie, avec fig., 1 v.
153-155 WALSH. Pèlerinages.
156-163 LAHARPE, 8 v.
164-166 LEFRANC. Littérature
167-170 ROLLIN. Études, 4 v.
171-174 Été, Printemps, etc.
175 LAMÉ-FLEURY. anc. (Hist.
176 ——— sainte, 1.
177 ——— grecque, 1
178-179 ——— romaine, 1
180-181 ——— moyen âge

184-185 — Angleterre, 2 v.
186 ——— Amérique, 1 v.
187-188 —— Moderne, 2 v.
189 ——— Mythologie, 1 v.
190 —— — Géométrie, 1 v.
191 J. B. ROUSSEAU. 1 v.
192-193 Jérusalem délivrée.
194 Arithmétique, 1 v.
195-196 Tenue des livres.
197-198 GAUTHIER. Géograph.
199-200 LANDAIS. Dict. franç
201-202 Dict. des difficultés.
203-204 —— des Rimes, 2 v.
205-206 PASCAL. Pensées, 2 v
207-208 BOUILLY. Contes, 2 v
209-210 — Conseils, 2 v.
211-212 — Contes populaires
213-214 — Encouragements.
215-216 — Enfants de France
217-218 — Âmes petites amies
219 —— Causeries, 2 v.
220-221 — Jeunes femmes, 2
222 223 — Mères de famille.
224-226 — Récapitulations, 3
227 —— Nouv. récapitulat.
228 —— Nouv. causeries, 1
229 —— Adieux du conteur
230 DROZ. Pensées, 1 v.
231 Morale des Noirs, 1 v.
232-233 Harm. de la nature.
234-238 École des mœurs, 5.

...-2.. MARMONTEL. Incas, 2
241 Christianisme et esclav.
242-243 FLEURY. Mœurs Franç.
244-245 —— Hist. civ. Franç.
246 ——— Hist. Testam.
247 GRESSON. Hist. croisades.
248-250 LÉVI. Hist. générale.
251-253 —— [illegible] hist.
254 ——— Musée classique
255-256 —— Hist. univers.
257-260 —— Géograp. génér.
261-264 —— Tour du monde.
262 ——— Leçons littérat.
263-264 —— [illegible]
265-266 —— [illegible]
267-268 BONEAU. sainte. Hist.
269-270 —— ancienne, 2 v.
271-272 —— grecque, 2 v.
273-274 —— romaine, 2 v.
276-278 —— moyen âge, 4 v.
279-282 —— moderne, 4 v.
283-285 —— France, 4 v.
287-288 —— Angleterre, 2 v.
289-290 —— Russie, 2 v.
291-292 —— Pologne, 2 v.
293-294 — Tableaux synopt.
295 Histoire de Belgique.
296 Histoire de Hollande.
297-299 BOURDON. Arithmét.
300-304 ——— Algèbre.
305-307 LEGENDRE. Géomét.
Et d'autres ouvrages.

Comme il est très-essentiel que les livres *classiques* soient CORRECTS, l'éditeur du PANTHÉON en fait lire les épreuves avec beaucoup de soin par MM. Henri Tilman, Bufquin, et d'autres personnes habituées à ce genre de travail.

UN MILLION DE FAITS. Aide Mémoire universel. 1 beau volume grand in-8° à 3 colonnes, 4° éditi[on]
illustrée de plus de 400 gravures. Prix : 7 francs. *(Cet ouvrage obtient un succès immense.)*

[illegible] Devoirs, etc. | [illegible] de Nantua, 1 v. | [illegible]
Art d'être heureux, 4 v. | [illegible] Henriade, avec notes [illegible] | 106-107 Wa[illegible]
Massillon. Carême, 4 v. | [illegible]